

# rights guide 2022

DROITS ÉTRANGERS  
FOREIGN RIGHTS  
[lpayen@swediteur.com](mailto:lpayen@swediteur.com)

13 rue de l'Abbé-Grégoire  
75006 Paris  
Tél. 01 44 07 59 59  
[www.swediteur.com](http://www.swediteur.com)

**SABINE • WESPIESER**  **ÉDITEUR**

# last rights sold

## (2021-2022)

**DIMA ABDALLAH**  
**MAUVAISES HERBES**

2020/240 pages

RIGHTS SOLD

Brazil, Paris de Historias

**BEYROUK**  
**PARIAS**

2021/200 pages

RIGHTS SOLD

USA, Schaffner Press (English world rights)

**LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT**  
**MILWAUKEE BLUES**

2021/288 pages

RIGHTS SOLD

Brazil, Malê Editora (Portuguese for Brazil)

Greece, Kastaniotis Editions (Greek)

Italy, Sellerio Editore (Italian)

USA, Schaffner Press (English world rights)

**JEAN-CLAUDE ELLENA**  
**JOURNAL D'UN PARFUMEUR**

2011/160 pages

RIGHTS SOLD

Romania, Corint Books (Romanian)

**SARAH JOLLIEN-FARDEL**  
**SA PRÉFÉRÉE**

2022/208 pages

RIGHTS SOLD

Croatia, Petriner Knjige (Croatian)

Germany, Aufbau verlag (Germany)

Italy, Edizioni E/O (Italian)

**YANICK LAHENS**  
**LA COULEUR DE L'AUBE**

2008/224 pages

RIGHTS SOLD

Brazil, Paris de Historias (Portuguese for Brazil)

**BAIN DE LUNE**

2014/280 pages

RIGHTS SOLD

Germany, Litradukt (German)

**NUALA O'FAOLAIN**  
**BEST LOVE ROSIE**

2008/544 pages

RIGHTS SOLD

Spain, Hoja de lata (Spanish world rights)

**TIFFANY TAVERNIER**  
**L'AMI**

2021/288 pages

RIGHTS SOLD

Italy, Edizioni Clichy (Italian)

Serbia, Prometej Sztur (Serbian)

SARAH JOLLIEN-FARDEL  
SA PRÉFÉRÉE  
(HIS FAVORITE)

DEBUT NOVEL

*Longlisted Prix Goncourt 2022*  
*Prix du Roman Fnac 2022*



In this village high up in the Valais Mountains, everything is known and no one says anything. Jeanne, the narrator, learns at an early age to dodge her father's perverse brutality. If her mother and sister resign themselves to the blows and the outpouring of foul language, she stands up to him. One day, he beats her up for a peremptory answer pronounced with the confidence of an eight-year-old. She is convinced that the village doctor, called to her bedside, will put an end to the nightmare, but she is stunned by his silence.

From then on, Jeanne's hatred of her father and her disgust at such cowardice serve as her guide. At the Teacher Training College in Sion, she experiences five years of respite. But her sister's suicide acts as an unbearable replica of the violence that started it all.

Taking refuge in Lausanne, the young woman who is always startled by the slightest noise, she finally finds some peace. The pleasure of swimming in Lake Geneva is the only one she allows herself. Inhabited by her rage to forget and to live, she nevertheless lets herself be approached by a circle of benevolent people who are not frightened by her savagery, and even tries out a love life.

In a harsh, syncopated language, Sarah Jollien-Fardel forcefully describes the price to be paid for this hard-won emancipation. For the past invariably invites itself.

*Sa préférée* is a powerful novel about belonging to a native land, to which Jeanne will never stop coming back, magnetized by her love for her mother and the guilt of not having been able to protect her from her fate.

*Born in 1971, SARAH JOLLIEN-FARDEL grew up in a village in the Hérens district of Valais. She lived in Lausanne for several years before moving back to her home canton with her husband and two sons. She became a journalist at the age of thirty and has written for a number of newspapers. Today she is editor-in-chief of the booksellers' magazine Aimer lire. The places she knows and cherishes are the focal points of her debut novel.*

August 2022/208 pages

**RIGHTS SOLD**

Croatia, Petrine Knjige (Croatian)

Germany, Aufbau verlag (German)

Italy, Edizioni E/O (Italian)

Tout à coup, il a un fusil dans les mains. La minute d'avant, je le jure, on mangeait des pommes de terre. Presque en silence. Ma sœur jacassait. Comme souvent. Mon père disait «Elle peut pas la boucler, cette gamine». Mais elle continuait ses babillages. Elle était naïve, joyeuse, un peu sottée, drôle et gentille. Elle apprenait tout avec lenteur à l'école. Elle ne sentait pas lorsque le souffle de mon père changeait, quand son regard annonçait qu'on allait prendre une bonne volée. Elle parlait sans fin. Moi, je vivais sur mes gardes, je n'étais jamais tranquille, j'avais la trouille collée au corps en permanence. Je voyais la faiblesse de ma mère, la stupidité et la cruauté de mon père. Je voyais l'innocence de ma sœur aînée. Je voyais tout. Et je savais que je n'étais pas de la même trempe qu'eux. Ma faiblesse à moi, c'était l'orgueil. Un orgueil qui m'a tenue vaillante et debout. Il m'a perdue aussi. J'étais une enfant. Je comprenais sans savoir.

C'étaient invariablement les mêmes scènes. Il rentrait après sa journée sur les routes. Il empestait l'alcool. S'il s'asseyait au salon dans le canapé en cuir décrépit, s'il s'endormait, on savait alors que nous serions, toutes les trois, en paix pour quelques heures. S'il posait son corps massif sur une chaise de la cuisine, s'il prenait un couteau pour ouvrir des noix ou pour trancher un morceau de ces fromages qu'il faisait vieillir dans la cave au sol terreux, on n'y couperait pas. C'était d'une banalité désolante. Un scénario usé jusqu'à la corde, où chacun jouait le rôle qui lui était prédestiné. Personne n'avait le recul du spectateur. Nous étions tous les quatre embarqués dans la même valse, où chacun posait les pieds au bon endroit. Nous n'avions ni la conscience, ni l'imprudence de risquer un autre pas.

Ça pouvait être la viande filandreuse du ragoût, un clou de girofle de trop, une feuille de laurier trop dure, une carotte trop cuite, des oignons coupés trop gros. Ça pouvait être la pluie ou la chaleur étouffante de la cabine de son camion. Ça pouvait être rien. Et ça démarrait. Les cris, la peur, la vulgarité des mots, un verre contre un mur, une claque sur le visage de ma sœur ou de ma mère. Je courais sous la table, je fixais le mouvement des pieds dans cette danse familiale trop connue. Parfois, ma mère tombait devant moi, lovée en boule sur le sol. Ses yeux criaient la peur, ses yeux criaient «Pars», je détalais sous mon lit. Regarder, observer. Jauger. Rester ou courir. Mais jamais, jamais boucher mes oreilles. Ma sœur, elle, plaquait ses mains sur les siennes. Moi, je voulais entendre. Déceler un bruit qui indiquerait que, cette fois, c'était plus grave. Écouter les mots, chaque mot : sale pute, traînée, je t'ai sortie de ta merde, t'as vu comme t'es moche, pauvre conne, je vais te tuer. Derrière les mots, la haine, la misère, la honte. Et la peur. Les mots étaient importants. Je devais les écouter tous. Et leur intonation aussi. À force de scènes, j'avais réussi à distinguer s'il était trop aviné ou trop fatigué pour aller jusqu'au bout, jusqu'aux coups. S'il allait s'épuiser ou s'il avait la force de pousser ma mère contre un mur ou un meuble et de la frapper.

Je sentais aussi le miel bon marché qu'il ajoutait aux tremolos. Ceux-ci étaient terribles. Et je ne sais pas pourquoi, ni comment, ma mère et ma sœur pouvaient être endormies par cette fausse douceur. Croire qu'ils n'étaient pas, eux aussi, un prélude à sa haine. Elles croyaient, elles espéraient surtout que, ce soir-là, nous passerions outre. Peut-être c'était pire encore de savoir. J'avais l'impression d'être sa complice. J'anticipais en prétextant des devoirs à finir pour m'éloigner. Ou je débarrassais à toute vitesse la table, afin qu'elle soit libérée des objets qu'il pourrait nous balancer à travers la figure. Le pire, c'étaient les bouteilles. Il les faisait valdinguer contre les murs, il fallait se courber pour éviter leur trajectoire. Je craignais le poids de la carafe en émail dans laquelle maman préparait le sirop. J'avais réussi à voler un pot en plastique dans un grand magasin. Nous faisons les courses, elle et moi. À la racine des cheveux, ma mère avait la tempe cousue à cause d'un éclat d'une satanée bouteille, une mauvaise chute, avait-elle dit au docteur. Ses cheveux, je les trouvais merveilleux. Lisses et épais. Pas comme les miens. J'adorais les caresser, je me blotissais contre elle lorsqu'elle tricotoit ou lisait. J'entortillais une de ses mèches aux reflets caramel foncé de mon index. Ma chevelure n'avait pas de nuances, elle était foncee, terne, trop raide. Emmêlée, jamais brillante. Parfois, le nez contre ses cheveux, je respirais leur odeur en fermant les yeux. Elle me disait timidement d'arrêter. Elle était gênée que je puisse la trouver belle.

Au centre commercial, j'avais usé de manigances pour qu'elle achète ce pot en plastique à neuf francs nonante qui ne nous blesserait pas s'il le balançait sur nous. C'était trop cher, car il contrôlait chaque franc dépensé. Elle avait refusé. Deux jours plus tard, alors

Suddenly, he is holding a rifle. Sixty seconds before, I swear, we were eating potatoes. Almost in silence. My sister was chattering away. As usual. My father always said "that kid can't keep her mouth shut". But on she babbled. She was naive, cheery, a touch simple, funny, kind. She was a slow learner at school. She could never tell when my father's breathing changed, when his eyes announced we were in for trouble. She talked and talked and talked. I was always on edge, never wholly relaxed, always a knot of fear in my belly. I could see my mother was weak, my father stupid and cruel. I could see my older sister was soft in the head. I could see it all. And I knew I was cut from stronger cloth. My own weakness was pride. Pride that kept me standing and fighting. Pride that cost me dear. I was just a child. I understood, but I did not know.

The scenes always played out the same way. He would come home after a day on the roads. Stinking of booze. If he sat down on the worn leather sofa in the lounge, if he fell asleep, a solid block of flesh, we knew that the three of us would have a few hours' peace. If he sat down on a kitchen chair, if he took out a knife to pry open walnuts or pare a slice from one of the cheeses he aged in the cellar with the bare earth floor, we knew we were for it. It was all desperately banal. A threadbare script in which we all performed our preordained roles. None of us had a spectator's offstage perspective. All four of us caught up in the same old dance, pacing out the familiar steps. We neither thought nor dared to improvise new moves.

It could be stringy meat in the stew, one clove too many, a tough bay leaf, an overcooked carrot, an onion diced too rough. It could be the rain or his hot, stuffy lorry cab. It could be nothing at all. And off it went. Screams, fear, profanities, a glass against a wall, a slap to my sister's or mother's face. I would run and hide under the table, staring at the feet of my family as they danced around in a pattern I knew all too well. Sometimes, my mother would fall to the floor in front of me, curling up, head down, knees to chest. Her eyes screamed with fear, screeching "get out!", and I would scramble under my bed. Watch. Observe. Weigh it up: stay or run. But never, ever cover my ears. My sister always held her hands over hers. Not me. I wanted to hear. Listen out for a sound that would tell me this time, it was worse. Listen to the words – to every word. Filthy whore, slut, I dragged you out of the gutter, look at you you ugly pig, stupid bitch, I'll kill you. Behind the words, hatred, poverty, shame. And fear. Words were important. I had to hear them all. And the way he spat them out. Fight after fight, I learned to tell if he was too drunk or tired to take it to extremes, to turn physical. If he would run out of steam or if he still had the strength to shove my mother into a wall or some furniture or hit her.

I could also taste the cheap honey he poured into his occasional bouts of quavering mawkishness. It was dreadful. And I have no idea how or why my mother and sister let themselves be lulled by his outbreaks of faux kindness. Or believe it was not just another prelude to his hatred. They believed, or rather they hoped, that those evening we would be spared. Maybe knowing was even worse. I felt I was in collusion with him. I got out of it by sloping off, claiming homework. Or I cleared the table as fast as I could, ridding it of anything he might throw in our faces. The bottles were the worst. He hurled them against the walls, forcing us to duck. I was scared of the heavy enamel jug my mother used for cordial. One time I managed to shoplift a plastic jug from the supermarket. My mother had brought me shopping. She had stitches along the hairline on her temple, a cut from a shard from one of those damned bottles, a nasty fall, she told the doctor. I thought her hair was wonderful. Thick and heavy. Not like mine. I loved stroking it, snuggling into her when she sat knitting or reading. I would wind one caramel-hued curl around my forefinger. My own hair had no subtle tints, dark, dull, too straight. Tangled, never shiny. Sometimes I would press my nose to her hair, close my eyes and sniff. She would timidly ask me to stop. She was embarrassed I could think her beautiful.

At the shopping centre, I tried to talk her into spending nine francs ninety on a plastic jug that wouldn't cause injury if used as a missile. It was too expensive: he watched every franc she spent like a hawk. She refused. Two days later, she sent me to buy butter and polenta and I managed to steal the jug, tucking it inside my school rucksack. I approached the checkout with my heart pounding and sweaty palms, but I made it. When I put it on the table, the wood

qu'elle m'avait envoyée chercher du beurre et de la polenta, j'avais réussi à voler et à planquer le pichet dans mon sac à dos d'écolière. Je transpirais, j'avais le cœur en pagaille à la caisse, mais j'avais réussi. Quand je l'ai posé sur la table en bois, griffée par la violence de mon père, bien droite, je l'ai regardée dans les yeux. «Tu l'as payé comment ?» J'avais prévu la combine, m'étais arrêtée en route, l'avais sali avec de la terre, rayé avec un petit caillou, puis rincé au bassin du village. «C'est la mère de Sophie qui le jetait, je lui ai dit que j'en cherchais un pour faire de la peinture, alors elle me l'a donné.» Ce moment où vous dites un mensonge. Cet instant suspendu, une fraction de seconde. Ça bascule dans un sens ou dans l'autre. Je savais manier le regard, le tenir sans faillir, l'enrober d'innocence. J'écartais bien les yeux et étirais mes lèvres dans un faux sourire fermé. Ça marchait toujours.

Comme ma mère et ma sœur se ressemblaient physiquement, mais aussi par leurs réactions, avec le temps, j'ai pensé que, si je n'étais pas comme elles, je devais forcément être comme lui. Sinon, comment expliquer qu'il baissait les yeux lorsque je le fixais sans broncher, qu'il ne me frappait jamais autrement qu'en me tirant les cheveux. Ni gifle, ni m'attraper par les épaules comme il faisait avec elles en les secouant comme des pruniers. Une seule fois, il a franchi le pas.

J'étais assise à la table de la cuisine. C'était un dimanche en fin de journée. Il était parti, comme tous les dimanches après le repas. On ne savait pas ce qu'il faisait de ses après-midi dominicaux. Ça m'intriguait, ces heures loin de la maison. Il allait où, avec qui ? J'interrogeais ma mère, elle se dérobaient par une banalité ou une autre question : «On est pas bien, toutes les trois ?» Je le fuyais, mais, en même temps, tout tournait autour de lui. Puisqu'il avait le pouvoir terroriste de moduler l'air et l'ambiance, j'étais en permanence obsédée par lui. Ma mère cuisinait un coujenaze. Une recette humble de chez nous. Des pommes de terre et des haricots, qu'il fallait cuire à petit feu jusqu'à ce que l'eau s'évapore entièrement. Tout se mélangeait alors sans former une purée. Les haricots devenaient tendres, les patates fondantes. Ma mère cuisinait avec un rien. Parce qu'elle n'avait rien, elle grapillait des centimes où elle pouvait. Mais jamais la mitraille qu'elle trouvait dans les poches des pantalons de mon père avant de les laver. Rien n'était gratuit avec lui. Il l'avait giflée pour cinq centimes laissés délibérément sur la table. La chair des poulets était raclée, les os recuits pour un bouillon. Il lui arrivait souvent de demander un crédit à la gérante du petit commerce villageois. Mon père achetait un cochon par an. «C'est bon pour les truies», il disait.

Ce dimanche, dans la cuisine crépusculaire, je dessinais un tigre ou, plutôt, le buste d'un tigre bonard et pas dangereux pour un sou. Une bouteille tachetée, une casquette jaune et rouge, un pull bleu. J'avais plié les feuilles en deux, puis agrafé le long de la pliure. Dans ce livret bricolé avec ma maladresse enfantine, une histoire imaginaire dont je n'ai pas gardé de souvenir précis. Je ne me rappelle que l'exaltation de disposer un mot après un autre. Ce n'était même pas compliqué. C'était être loin de cette maison. J'avais adoré ces heures, les jours précédents, à plat ventre sur mon lit, quand les phrases s'étaient nouées d'elles-mêmes, jusqu'au point final. Une émotion ardente qui ressuscite à chaque fois que j'y pense. Ces mots connus de tous, arrangés à ma sauce, accolés à un adjectif plutôt qu'à un autre, formaient ce truc qui n'existerait pas sans moi. Ce n'était pas de la fierté, c'était une joie solitaire avec un pouvoir magique immense : m'extirper de ma vie.

Il regarde par-dessus mon épaule alors que je peaufine ce félin de gosse. Je n'avais aucun don pour le dessin, mais il fallait bien une couverture pour mon livre ! Je ne sais pas ce qui l'a attendri. Mon laisser-aller innocent – courbée, bras à l'équerre en train de colorier – ou alors l'odeur du repas, ou l'ambiance de la maisonnée, ou cette vision idéalisée de la famille au moment où il a pénétré dans la cuisine et qu'il nous a vues, ma mère et moi. À moins que ce ne fût ce qu'il avait vécu durant son après-midi. Je ne sais pas, mais il a posé sa main large et calleuse sur mon crâne. Je me suis raidie d'un coup, sur la défensive.

«Tu fais quoi ?

– Ben, tu vois bien.

– Arrête de faire la maligne avec moi.»

Il retire sa main.

Je savais qu'il ne fallait jamais se risquer à le provoquer, mais, cette félicité-là, il ne la gâcherait pas. Ni le bonheur dense de figurer cette historiette que je voulais montrer à ma maîtresse dès le lendemain. Avec un ton hautain, aussi péremptoire que je pouvais l'adopter du haut de mes huit ans, j'ai osé :

«Un tigre, cher ami.»

gouged by my father's violence, I stood tall and looked her straight in the eye. "How did you pay for it?" I'd thought ahead, stopping on the way home to rub dirt on it and scratch it with a sharp stone before rinsing it in the village fountain. "Sophie's mother was throwing it away, I said I needed one for painting, so she let me have it". The moment you tell a lie. An instant left hanging, a fraction of a second. Teetering on a knife edge. I knew how to use my eyes to best advantage, look people full in the face with unblinking innocence. I opened my eyes wide and stretched my lips out in a fake, closed-mouth smile. It worked every time.

As my mother and sister resembled each other physically and in their reactions, as time passed, I began to think that if I wasn't like them, well, I must be like him. What else could explain why he dropped his gaze when I stared at him unflinchingly, why he never hit me but only pulled my hair. No slaps, no grabbing my shoulders like he did to them, shaking them like plum trees. Only once did he step over the line.

I was sitting at the kitchen table, late one Sunday. He had been out, like every Sunday after lunch. We had no idea what he did with those afternoons. The hours he spent far from home intrigued me. Where did he go? Who did he see? I often asked my mother, who dodged the issue with some pat response or another question: "It's nice, just the three of us, isn't it?" I steered clear of him, but at the same time, our entire lives revolved around him. He had a terrorist's power to dictate moods; he was a constant obsession for me. My mother was cooking a coujenaze. A rustic Swiss recipe. Potatoes and beans, simmered on a low flame until all the water evaporated. It all mixed together without going mushy. The beans were tender, the potatoes melted in your mouth. My mother could whip a meal up out of nothing. Because she had nothing. She scraped centimes together wherever she could. But never the loose change she found in my father's trouser pockets before putting them in the wash. Nothing was ever for free with him. He had been known to slap her for five centimes he left out on the table as a test. Every last scrap of flesh was scraped from chicken carcasses, the bones boiled up for stock. She often had to ask the woman in the village shop for credit. My father bought one pig every year. "It's good for those fat sows", he would say.

That Sunday, in the dimly lit kitchen, I was drawing a tiger, or rather its head and shoulders, a cheery face, no threat to anyone. Speckled face, yellow and red cap, blue jumper. I folded the sheets in two and stapled them along the fold. The little book, clumsily bound by my childish hands, contained a made-up story that I only vaguely recall. I do remember the sheer elation of putting one word down after another. It wasn't even hard. It was being far from home. The days before, I'd loved spending hours lying on my tummy on my bed, feeling the sentences knot themselves together all the way to the final full stop. An ardent feeling that springs from the ashes whenever I think back to it. Words that everyone knew, put together in my own special way, combined with this adjective rather than that, to make something that would not exist without me. It wasn't pride, it was a solitary joy with one immense magical power: taking me out of my own life.

He looked over my shoulder as I added the finishing touches to the artlessly drawn tiger. I had no talent for drawing, but I needed a cover for my book! I don't know what made him come over all sentimental. My innocent abandon – bent over, arm square to the page as I coloured – or the aroma of the evening meal, the atmosphere at home, or the idealised vision of the family as he stepped into the kitchen and saw us, my mother and me. Unless it was whatever he had been doing that afternoon. I don't know, but he laid his broad, calloused palm on my scalp. I stiffened instinctively, on the defensive.

"What are you up to?"

"You can see".

"Don't get smart with me".

He took his hand away.

I knew it was madness to provoke him, but this was a happiness he could not spoil. Not the dense joy of perfecting the little story that I wanted to show my teacher the next day. In as haughty a voice and peremptory a tone as my eight-year old self could muster, I boldly replied,

"A tiger, my good fellow".

TRANSLATED BY SUSAN PICKFORD

Les jours suivants, le corps, mécaniquement, se plie aux obligations. La mort fige tout. Des instants qui, sur le moment, ne sont que les bribes d'une scène banale demeurent imprimés pour toujours. Des tableaux de la vie arrêtée net dans son élan, qui forment des images. Le nouveau deuil se superpose aux morts précédents.

Le seul souvenir d'autres douleurs endeuillées, c'est le moment où, enfant, j'entre dans le salon d'un vieil oncle, pétri d'un silence révérencieux. Il est couché au centre de la pièce, dans un cercueil ouvert. Je n'ai pas peur, peut-être même que je trouve cela naturel. Je suis impressionnée par les airs graves des adultes. Ma mère nous entraîne, Emma et moi, à l'extérieur. On se cache sous l'escalier, près d'une cave qui dégage une odeur forte de mois. Elle pleure en silence.

«Qu'est-ce que tu as ?

– C'est rien.

– Pourquoi tu pleures ?

– Parce que j'ai peur.»

Je ne craignais que mon père, moi. La mort survenait pour la première fois dans mon existence et me semblait normale. Je ne comprenais pas cette peur-là de la part de ma mère. Par loyauté vis-à-vis d'elle et parce qu'elle est une adulte, Emma et moi la croyons – la mort, c'est l'effroi.

Est-ce que ma sœur, par son départ brutal, a choisi de nous terrifier à jamais ou de le terrifier, lui ? Ou est-ce qu'elle pensait nous secouer et changer les choses ? Ou, alors, le rejet de cet homme, l'avortement ou l'enfant à venir l'avaient plongée dans des ténèbres si denses que mourir, c'était arrêter d'avoir mal ? Je n'admets pas que le seul moyen de museler sa souffrance, c'est mourir. C'est trop absolu, c'est perdre face à notre père. Je n'admets pas de n'avoir pas réussi à la sauver.

Emma connaissait mieux que moi le chagrin et la culpabilité de la mort qui surprend d'un coup. Le soir même des honneurs à ce parent éloigné, pendant le souper, probablement pour rompre le silence alourdi par la présence de mon père, Emma, dix ans, dit : «C'est horrible de mourir.» Maman tente de la rassurer, elle qui quelques heures plus tôt nous avait avoué sa peur. « Tu trouves ça horrible de mourir ? Bécasse, c'est normal de crever. » Par un hasard idiot, Micky se faufile prudemment le long du couloir. Je le vois en même temps que mon père, car nous faisons face à la porte de la cuisine. Il saute de sa chaise, se rue sur la bête, l'attrape par la peau du cou, la tient fermement au-dessus de la table devant la tête de ma sœur. «C'est horrible de mourir parce qu'on est un vieux con, Bécasse ? Réponds ! C'est horrible, tu trouves ?» Le chat miaule comme un damné, ses pattes dans le vide. De l'autre main, il empoigne le bras d'Emma, qui n'a d'autre choix que de le suivre. Je suis engluée à ma place. L'eau coule dans la baignoire, Emma hurle, les miaulements stridents du chat me transpercent, mon père vocifère des «Ta gueule, le catz». Il a noyé Micky, ça a duré longtemps. Il a forcé Emma à regarder la scène, puis à enterrer son animal chéri dans un coin du jardin. Lui debout, bière à la main, braillant des «Plus vite, bécasse» que tout le quartier entendait, sans agir, comme toujours. Quand ça a été terminé, il faisait noir dehors, ma mère m'avait couchée. À travers les parois de ma chambre, j'entendais Emma pleurer sans discontinuer. Des pas, les schlak de ceinture à travers la paroi. «Les deux autres, essayez pas de la consoler ou je vous démolis aussi.» Emma n'a plus parlé pendant une semaine.

Days pass, my body mechanically complies with its obligations. Death has a way of freezing the frame. Moments that seem insignificant at the time, snippets of banal scenes, remain forever imprinted in memory. Scenes of everyday life, stopped in its tracks, forming complete images. Scenes from past deaths blend into fresh grief.

A memory of me as a child, yet to experience the pain of grief. My late uncle's apartment is heavy with the reverential silence of mourning. His body is laid out in the centre of the room in an open coffin. I'm not afraid. If anything it feels quite natural. I'm impressed by all the adults' grave expressions. My mother leads Emma and I outside. We hide under a set of stairs near a cellar that reeks of mould. She's crying in silence.

"What's the matter?"

"Nothing."

"Why are you crying?"

"Because I'm afraid."

The only thing I'm afraid of is my father. It's the first time in my life that death has presented itself and it seems normal to me. I can't comprehend my mother's fear. Out of loyalty to her, and because she's an adult, Emma and I believe her – death means fear.

And what about my sister? What was she trying to say with her sudden death? Was she trying to frighten us once and for all, or to frighten him? Did she think she could shake things up, change things? Or was it that everything – being rejected, the abortion, the child that was never born – plunged her into such a black despair that death was the only thing that could stop the pain? I can't accept that dying is the only way to stop suffering. It's too absolute. It means we've lost against our father. I can't accept that I was incapable of saving her.

Emma knew better than I did about the grief and guilt that comes when death takes you by surprise. That night at supper, after paying our respects to our distant uncle – probably to break the heavy silence imposed by my father's presence – ten-year-old Emma remarks: "What an awful thing, to die." Our mother tries to comfort her, our mother, who confessed her own fears only a few hours earlier. "You think death is awful? Stupid girl! It's completely normal." That very moment, by some terrible coincidence, Micky the cat slinks cautiously past the doorway. My father and I, who are facing the kitchen door, spot him at the same time. He jumps up from his chair, rushes towards the creature, grabs it by the scruff of the neck, and holds it firmly over the table, right in front of my sister's nose. "You think it's awful for some old bastard to die? Answer me, stupid girl! You think it's awful?" The cat is squirming for its life, thrashing the air with its paws. My father grabs Emma with his other and she has no choice but to follow him. I'm frozen to the spot. I hear the water running in the bathtub, Emma's screams, the cat's shrill, piercing cries, my father's yells: "Shut the fuck up, mog!" He drowned Micky. It took a long time, but he did it. He forced Emma to watch the whole thing, then bury her beloved pet at the bottom of the garden. He stood there with a beer in his hand, yelling at my sister: "Hurry up, stupid girl!" The whole neighbourhood could hear. As usual, nobody did anything. By the time the whole thing was over, it was pitch-black outside. My mother had put me to bed. Through the bedroom wall, I could hear Emma's relentless sobs. I heard the sound of my father yanking off his belt on the other side of the wall. "If either of you tries to do anything, I'll destroy the pair of you, too!" Emma didn't speak again for a week.

TRANSLATED BY HOLLY JAMES

CHAPITRE 6  
(extrait)

De l'attraction, du désir, ou même de mes goûts, je ne savais rien. Rien. Si, à vingt ans, j'étais si indifférente au sexe, c'est que j'étais imperméable à tous les plaisirs. Être aux aguets avait accaparé tout mon être. Esprit et corps. Chaque jour. Anticiper les gestes de mon père, avoir peur à chaque instant. Faut l'imaginer, ça, tous les jours, la trouille, tous les jours. En rentrant de l'école, se demander s'il sera là, s'il sera bourré, énervé. Avoir le souffle bloqué au moindre bruit ou, pire encore, au son de sa voix, à sa manière de poser ou de jeter ses chaussures, être en apnée à table ou dans la salle de bains, en faisant les devoirs ou en lisant. Mon corps est un rempart – jamais de nonchalance, de la nervosité dans les jambes pour détalier. Mon corps est un radar – détecter la présence de mon père, courber la nuque, mais garder les yeux levés, tête et épaules rentrées, la bosse de bison naîtra vite. Mon corps fait mal et je renie ses douleurs, brûlures d'estomac, ulcère à vingt ans, dos en pagaille. Mon corps n'existe pas, mon corps ne connaît ni la consolation ni la jouissance. Mon corps ne m'appartient pas. Mon cœur a été évidé. Le rêve est dans la tête, l'espoir est dans l'esprit, plus puissant que moi, que tout : partir.

Quand, bien plus tard, j'avais avoué à Marine n'avoir jamais eu la moindre pensée sexuelle pendant mes années adolescentes, elle s'était exclamée :

«Mais, c'est impossible... tout le monde pense au sexe ! C'est la vie, le sexe !»

Moi, je suis née morte.

CHAPTER 6  
(excerpt)

I didn't know a thing about attraction, desire, or even my tastes. Nothing. At the age of twenty, I was completely indifferent to sex because I was impervious to all kinds of pleasure. Hypervigilance had taken over my entire existence. Mind and body. Day in, day out. Anticipating my father's actions, constantly being afraid. It's hard to imagine, living in fear every day. Every single day. Coming home from school, wondering if he'd be there, if he'd be drunk, if he'd be angry. Holding my breath every time I heard the faintest noise, or worse, the sound of his voice, listening to the way he put on or took off his shoes, barely daring to breathe at the dinner table, in the bathroom, doing my homework, reading. My body is a fortress: it doesn't know peace. My legs are always anxious to run away. My body is a radar for detecting my father's presence: neck bent, eyes fixed on what's in front of me, head and shoulders contracted. A buffalo's hump is all that's missing. My body hurts and I deny the pain it causes me: heartburn and stomach ulcers at the age of twenty, a mangled back. My body doesn't exist, my body knows neither consolation nor pleasure. My body doesn't belong to me. My heart has been hollowed out. There's only one dream in my head, one hope in my mind, and it's stronger than me, than anything. I have to leave.

Much later, when I confessed to Marine that I had never had a single sexual thought during my teenage years, she gasped in shock.

"That's impossible! Everyone thinks about sex! Sex is life."  
I was born dead.

TRANSLATED BY HOLLY JAMES

CHAPITRE 7  
(extrait)

Dans la cuisine de ma mère, ce souvenir, comme une consolation, se superpose au rire trop chic de Charlotte. On ne peut décemment pas rire de cette manière dans une cuisine misérable, quand on a grandi dans une maison de maître au bord du lac, élevée par une nounou. On ne peut pas rire de cette manière devant une femme ratatinée, avec une robe démodée et trop endimanchée pour un samedi après-midi. On ne peut pas rire de cette manière face aux vestiges verdâtres d'un coquard. Elle rit pourtant de ce rire presque grossier. Elle me fait penser à ces touristes friqués qui s'extasient, des trémolos dans la gorge, avec des «C'est beau, toute cette authenticité» face à la pauvreté d'une région où ils ne vivront jamais. Elle trouve les tasses à café «si désuètes», les rideaux «tellement romantiques» et «cette table en bois. Une table valaisanne, bien sûr ?». Comme une fulgurance, dans cette cuisine, j'ai compris : elle m'avait choisie pour fuir son milieu. Comme moi. À l'envers. Je me rends compte que, malgré le déni, malgré les singeries que nous nous imposons pour nous métamorphoser, l'empreinte des origines restait. Éternelle et ineffaçable, surgissant lorsqu'on était trop mal à l'aise ou au contraire qu'on baissait la garde. On avait beau lutter, Charlotte dirait toujours «zut» et moi toujours «putain».

Je ne sais pas prendre ma mère dans mes bras. Je ne sais pas caresser son dos. Ni sa main à quelques centimètres de la mienne. Je suis trop aride. Affligée par ses regards d'amour qu'elle me lance prudemment, pudiquement, et que je ne sais pas rendre. J'ai honte de l'avoir recalée si loin de ma mémoire et de mon cœur asséché.

La porte a claqué brusquement. J'ai la gorge coincée rien qu'à entendre le martèlement de ses pas balourds sur le carrelage.

«T'es là !»

Il ne dit que ça. Je le regarde. Mon effronterie d'enfant s'en est allée. Je me raisonne, il ne va pas nous tuer toutes les trois. En quatre ans, il a vieilli de dix. Toujours aussi imposant que dans ma mémoire. En trois sons, le passé est là. Mes épaules se recroquevillent, mes gestes se robotisent. Je suis attachée à ma chaise, incapable de me lever. Charlotte revient des toilettes, elle le salue, comme si c'était

CHAPTER 7  
(excerpt)

In my mother's kitchen, the memory, like a consolation, is superimposed over Charlotte's exaggeratedly posh laugh. You can't laugh like that in a shabby kitchen when you grew up in a mansion by a lake, raised by a nanny. You can't laugh like that in front of a woman withering away in an old-fashioned dress that's too formal for a Saturday afternoon. You can't laugh like that when you're looking at the fading, greenish tinge of a black eye. Yet there she is, laughing almost obnoxiously. She reminds me of those rich tourists, who trill gleefully about how "wonderfully authentic" the region is, when faced with a level of poverty they'll never experience. She finds the coffee cups "gloriously old-fashioned", the curtains "so very romantic". Upon spotting the wooden table, she asks: "Valasian, I assume?" It was there in the kitchen that it dawned on me. She'd chosen me to escape from her roots. Just like I did. Only in the opposite direction. I realise that, in spite of the denial, in spite of the antics we've each forced ourselves to perform, the things we've done as part of our metamorphoses, our origins have left their mark. Eternal, ineffable, you see it whenever we feel uncomfortable, or conversely, when the guard is let down. No matter how hard we fight it, Charlotte will always say "drat", when I say "fuck".

I'm not capable of hugging my mother. I'm not capable of stroking her back. I can't hold her hand though it's inches from my own. I'm made of stone. It pains me to see her cautious, modest glances, the love in her eyes that I don't know how to return. I'm ashamed to have pushed her so far from my memory, my shrivelled heart.

The door slams shut. My throat contracts the moment I hear his clumsy footsteps on the tiles.

"You're here."

That's all he says. I look at him. My childish impudence has vanished. I try to reason with myself. He's not going to kill all three of us. Four years have passed, but looking at him, you'd think it was ten. He's just as imposing as I remember. Three sounds. That's

un type normal. Il l'est pour elle. Un rustaud à qui on doit des révérences sous son toit.

Et la magie opère. Elle lui fait face, sourire mielleux, lui tend la main.

«Jeanne m'a beaucoup parlé de vous», roucoule-t-elle.

J'observe son jeu comme si je regardais une pièce de théâtre. Les politesses creuses et sans sincérité dont son éducation l'a habillée. Amadouer et endormir pour plaire. Comme elle savait y faire ! Je ne lui ai pas raconté le millième des scènes, des cheveux tirés à travers les pièces. Des attouchements (je mettrais des années à dire viol), des cris étouffés de ma mère, du lit parental qui cognait comme un métronome contre le mur sous ses han à lui. Charlotte renarde. Il devient pataud, propose à manger. Il est pitoyable. Il l'interroge. «Ah ! Vous étudiez avec Jeanne ? Oui, elle a toujours été intelligente.» Je profite de leur attention détournée pour attraper la main de maman sous la table. Je la serre un peu. Elle est collante. Elle s'enduit mains et pieds de vaseline, ça ne coûte pas cher et c'est efficace. Un trou dans le cœur, une complicité se ligue entre nous, silencieuse. C'est insupportable parce que triste, alors je débarrasse la vaisselle et réussis à embarquer Charlotte qui n'en finit plus avec ses promesses de revoyure.

Je n'ai pas desserré les dents durant le trajet de retour. Je contracte les mâchoires, glisse les mandibules de droite à gauche pour calmer remords et culpabilité. Je digère ma tristesse en même temps que la médiocrité détournée de Charlotte. La petitesse de notre relation m'éblouit maintenant. Et elle, ignorante de mon constat irrévocable et intransigeant, me tarabuste : «Qu'est-ce que tu ressens ? Ce n'est pas si terrible, c'est bucolique chez toi, Jeanne, dis-moi, je veux que tu me parles, dis-moi, je t'en supplie.»

Des larmes, que je suppose de crocodile, roulent sur ses joues rosies de poudre Guerlain. Elle minaude, murmure, s'emporte finalement lorsqu'elle peine à suivre mes pas décidés sur le pont Chauderon, vexée par mon mutisme et mes enjambées sportives. Je claque la porte de la chambre et tombe sur le lit. Je suis aussi enragée que fracassée.

«Jeanne, sérieusement, tu ne crois pas que tu exagères ? Moi aussi, j'ai souffert. On a tous souffert dans notre enfance. Tu sais bien que mon père trompait ma mère, et qu'elle se ruinait en chirurgie esthétique et en vêtements pour lui plaire encore ? Tu imagines ?»

C'est pauvre. Trop de mots connus d'avance. J'ai hurlé : «Stooooooooo ! Ferme-la, bordel !» Je suis debout les poings serrés, jusqu'à sentir les ongles dans le coussinet charnu de mes mains. Elle m'avait appris vainement les minauderies et la coquetterie, mais, moi, j'avais conquis seule le lac, j'avais, au pas de course, foulé quotidiennement ses rives jusqu'à reconnaître son tracé les yeux fermés. J'étais forte. Je fonce sur elle et je la secoue.

On pense que ça passe vite, deux secondes. Ces deux secondes pourtant s'étirent dans une lenteur terrible. Elle se recroqueville, met ses deux bras sur sa tête. Je la secoue encore et encore. Plus fort. Une seconde. Je vois mon père boxant le dos de ma mère en boule sur le sol. Je suis lui. À l'intérieur, c'est du feu, c'est l'impossibilité de revenir en arrière. Je veux relâcher mon emprise sur ses épaules osseuses. J'en suis incapable. Je suis à la fois spectatrice et impliquée malgré moi dans ce mouvement. Elle avait poussé ma tolérance au bout du bout. Avec ses mots d'actrice, ses airs factices, son verbiage étudié, ses phrases sans fin. J'étais la mouche qu'elle avait appâtée. J'étais le papillon, elle était le leurre étincelant d'une lampe qui brillait trop. Deux secondes.

all it takes for the past to come flooding back. My shoulders tense up, my movements become robotic. I'm glued to my chair, unable to get up. Charlotte comes back from the bathroom and says hi to him, as though he were just a normal person. He is, to her. Just an oaf who commands respect by virtue of being under his own roof. She works her magic. She faces him, smiles sweetly, and holds out her hand.

"Jeanne told me a lot about you," she coos.

I watch the scene unfold as though watching a play. I see the hollow, insincere politeness she's been brought up with. I see the way she coaxes and soothes people to make them like her. And she certainly does it well. I haven't even told her a fraction of the story: being dragged across the room by the hair, the touching (it will be years until I'm able to use the word "rape"), my mother's muffled screams, their bed banging against the wall like a metronome beneath his weight. Charlotte continues to beguile him. He awkwardly offers her something to eat. He's pathetic. He starts asking her questions.

"Ah! So you and Jeanne are doing your studies together? Yes, she's always been a clever girl."

I take advantage of the distraction to grab mum's hand under the table. I give it a little squeeze. Her hand is sticky. She smears Vaseline on her hands and feet. It's cheap and effective. There's a silent complicity between us; we share a hole in the heart. It's unbearably sad, so I clear away the dishes and manage to drag Charlotte away as she spews out promises about when they'll next meet.

My teeth remain clenched for the entire journey back. I grind them down, my jaw moving from left to right in an effort to assuage the guilt, the remorse. I'm digesting my sadness and coming to terms with the mediocrity I've discovered in Charlotte all at once. I'm suddenly dazzled by how petty our relationship is. All the while, she pesters me, oblivious to my realisation, irrevocable, uncompromising: "What's the matter? It's not that bad. Your parent's place is bucolic. Talk to me, Jeanne, I want you to say something. Please tell me what the matter is."

Then come the tears. Crocodile tears I suppose, rolling down the pink Guerlain powder on her cheeks. She sippers, mutters, then finally loses her temper as she struggles to keep up with me on the Chauderon bridge, apparently upset by my silence and my long and resolute strides. I slam the bedroom door and collapse onto the bed. I'm enraged and crushed in equal measures.

"Seriously, Jeanne, don't you think you're exaggerating a little? It was difficult for me too. Everyone has a difficult childhood. You know my dad cheated on my mum, you know that she ended up spending a fortune on plastic surgery and clothes in the hopes he'd be attracted to her again. Can you imagine what that must have been like?"

It's pathetic. Too rehearsed. I turn to her and scream: "STOP!" Shut the fuck up!" I'm standing there, fists clenched so tight I can feel the nails digging into the fleshy pads of my hands. She might have taught me the coquetry, the airs and graces, but none of that matters. There are things I've conquered on my own: the lake, for example, treading its shores on a daily basis until I knew my way around it with my eyes closed. I'm strong. I leap towards her and start shaking her.

Two seconds doesn't seem like a long time. But these two seconds unfold at an agonising pace. She curls up into a ball, and covers her head with both arms. I shake and shake her. Harder and harder. It only lasts two seconds. I see my father punching my mother's back as she curls into a ball on the floor. I'm him. My insides have turned to fire. There's no going back. I want to release my grip on her bony shoulders. I can't do it. I'm a spectator and participant of the action in spite of myself. She's tested my patience to the very end with her theatrical monologue, her phoney airs, her rehearsed speech, her endless words. I'm a fly caught in her trap. I'm the moth, she's the dazzling allure of a lamp that shines too bright, Two seconds.

TRANSLATED BY HOLLY JAMES



De retour dans la chambre, Marine l'installe sur une chaise, près de la fenêtre, où il peut guigner la prestance des marronniers du parc, les pommiers dans la plaine du Rhône qui s'ébrouent doucement de l'hiver. J'appelle l'infirmière pour qu'elle nous aide. À aucun moment, je ne l'ai touché. Enfin, le départ. Marine se penche pour embrasser ses joues. Je reste debout à ses pieds empantouffés. Il me regarde avec une tristesse terrible. Il sait que son heure point. Avec ses croyances, l'enfer l'attend. Ou alors, malin comme il est, son repentir de chien battu, ses déclarations d'affection pour ma mère ne servent qu'à le laver de ses péchés. Dieu pardonne. Pas moi.

«Ciao», je dis.

Il m'attrape le poignet, il m'implore du regard. Pitié ! Pas ça. Il va chialer en plus, il parle si péniblement, je suis exaspérée d'avance de sa probable litanie.

«Je sais que tu me détestes. Mais moi je t'aime» – une pause et puis : «Pardon.»

J'ai entendu le hoquet de Marine, derrière mon dos, qui ravalait des sanglots. Filmé, ça aurait filé la chiale à n'importe qui. Je ne suis pas n'importe qui. Je suis la fille de ce monstre, je suis la femme qui trompe, je suis la femme qui a frappé, je suis la femme sèche de l'intérieur, je suis la femme aux entrailles pourries, je suis la fille qui n'a sauvé ni sa mère ni sa sœur, je suis la fille d'un meurtrier, je suis la fille vide qui regarde son père mourir, je suis la femme qui n'écoute pas sa compagne lui dire : «Fais la paix.»

Je suis la femme sans rémission.

Je l'ai regardé, non pas regardé, toisé. Il y avait une pointe d'émotion et de peur dans mon ventre. Je l'ai regardé encore.

Je lui ai craché au visage.

Au millième de seconde où j'ai expurgé ma bave, j'aurais déjà voulu rembobiner la bande. Effacer ces bulles de salive entre ses yeux. J'aurais dû me précipiter à ses pieds, poser ma tête sur ses genoux et le lui accorder, ce putain de «pardon».

Plus rien ne serait pareil après ce geste. Plus rien ne serait innocent. Tous les regards de Marine seraient entachés par ce filet de bave. Ce geste d'une crasse absolue ratiboiserait ce qui restait d'humanité en moi.

Si j'avais su. Si j'avais su. Dans le fond, peut-être que je savais. Je savais sans en être consciente que ce geste terrible, humiliant, rabaisant tant pour lui que pour moi, pire qu'une gifle ou une insulte, pire que mon arrogance, pire que mon orgueil, aurait des conséquences. Je savais que ce geste ne s'effacerait jamais. Ni de la mémoire de Marine. Ni de la mienne.

Il est mort au petit matin. Entre chien et loup.

Back in the bedroom, Marine puts him in a chair next to the window so he can look at the chestnut trees in the park, the apple trees scattered across the Rhône valley gently shaking off the winter. I call the nurse to come and help us. At no point do I touch him. Finally, the end comes. Marine bends over to kiss his cheek. I stay standing by his swollen feet. He's looking at me with a terrible sadness in his eyes. He knows his time is coming. If his beliefs are anything to go by, hell is waiting for him on the other side. Or maybe the years of repenting like a hangdog, his declarations of love for my mother, were all to clean him of his sins. Smart man. God forgives. But not me.

"Bye then," I say.

He grabs my wrist, his eyes imploring me.

"Please!"

"Don't."

He's about to start bawling. He's really struggling to speak. I'm already exasperated by the litany I know is coming next.

"I know you hate me. But I love you." He pauses, before adding: "I'm sorry."

I hear Marine hiccupping softly behind me, choking back sobs. In a film, this would be enough to make anyone cry. But I'm not anyone. I'm the daughter of this monster, I'm the woman who cheats, I'm the woman who hits, I'm the woman made of stone, I'm the woman who's rotten to the core, I'm the daughter who didn't save her mother or her sister, I'm the daughter of a murderer, I'm the hollow woman, I'm the daughter watching her father die, I'm the woman who ignores her girlfriend's pleas: "Make peace."

I'm the woman who can't forgive.

I look at him – not at him, but through him. I feel a little stab of emotion, of fear in my belly. I look at him again.

I spit in his face.

In the fraction of a second it takes to spew drool on his face, I already want to rewind the tape. Erase the bubbles of saliva between his eyes. I should have rushed to his feet, put my head in his lap, said that fucking word: "sorry".

Nothing will ever be the same after doing that. Nothing will ever be innocent again. Every time Marine looks at me, she'll see that trickle of slime. That filthy gesture has stripped away what was left of my humanity. If only I'd known.

If only I'd known. Maybe deep down, I did know. I knew subconsciously that this terrible, humiliating, demeaning gesture for both him and me – worse than a slap or an insult, worse than my arrogance, worse than my pride – would have its consequences. I knew I would never be able to erase it. Not from Marine's memory. Not from mine.

He died in the early hours of the morning. Just as day was breaking.

TRANSLATED BY HOLLY JAMES

# SARAH JOLLIEN-FARDEL

## SA PRÉFÉRÉE

PREMIER ROMAN

**Première liste Prix Goncourt 2022**  
**Prix du Roman Fnac 2022**

Dans ce village haut perché des montagnes valaisannes, tout se sait, et personne ne dit rien. Jeanne, la narratrice, apprend tôt à esquiver la brutalité perverse de son père. Si sa mère et sa sœur se résignent aux coups et à la déferlante des mots orduriers, elle lui tient tête. Un jour, pour une réponse péremptoire prononcée avec l'assurance de ses huit ans, il la tabasse. Convaincue que le médecin du village, appelé à son chevet, va mettre fin au cauchemar, elle est sidérée par son silence.

Dès lors, la haine de son père et le dégoût face à tant de lâcheté vont servir de viatique à Jeanne. À l'École normale d'instituteurs de Sion, elle vit cinq années de répit. Mais le suicide de sa sœur agit comme une insoutenable réplique de la violence fondatrice.

Réfugiée à Lausanne, la jeune femme, que le moindre bruit fait toujours sursauter, trouve enfin une forme d'apaisement. Le plaisir de nager dans le lac Léman est le seul qu'elle s'accorde. Habitée par sa rage d'oublier et de vivre, elle se laisse pourtant approcher par un cercle

d'êtres bienveillants que sa sauvagerie n'effraie pas, s'essayant même à une vie amoureuse.

Dans une langue âpre, syncopée, Sarah Jollien-Fardel dit avec force le prix à payer pour cette émancipation à marche forcée. Car le passé inlassablement s'invite.

*Sa préférée* est un roman puissant sur l'appartenance à une terre natale, où Jeanne n'aura de cesse de revenir, aimantée par son amour pour sa mère et la culpabilité de n'avoir su la protéger de son destin.

Née en 1971, SARAH JOLLIEN-FARDEL a grandi dans un village du district d'Hérens, en Valais. Elle a vécu plusieurs années à Lausanne, avant de se réinstaller dans son canton d'origine avec son mari et ses deux fils. Devenue journaliste à plus de trente ans, elle a écrit pour bon nombre de titres. Elle est aujourd'hui rédactrice en chef du magazine de libraires Aimer lire. Les lieux qu'elle connaît et chérit sont les points cardinaux de son premier roman.

Août 2022/208 pages

## REVUE DE PRESSE

■ La force de ce premier roman [...] tient autant à la description physique de cette dictature patriarcale, comme moyenâgeuse, qu'à la manière dont Jeanne, "née morte", raconte son évasion et sa survie [...] *Sa préférée* est aussi le roman préféré des libraires de la FNAC qui lui ont décerné leur prix. On les comprend.

« Jeanne, brûlée vive », Jérôme Garcin, *L'OBS*

■ Sarah Jollien-Fardel n'est pas seule à écrire sur l'emprise, les hommes agressifs, les témoins aux abonnés absents. Mais *Sa préférée* suit les espoirs et les tâtonnements de Jeanne avec une économie de

moyens doublée d'une force remarquable.

« Ce que font aux hommes des "paluches d'ogre" », Denis Cosnard, *LE MONDE DES LIVRES*

■ Grâce à ces antiennes évitées, *Sa préférée* est singulier, émouvant et fier, orgueilleux jusque dans son style souvent elliptique, à l'image du titre du livre. *Sa préférée* suit les efforts de Jeanne, enfant laminée par un père d'une "bestialité" ignoble, pour se remplir, c'est-à-dire se bâtir une identité, aimer, travailler, se réjouir et jouir.

« Sarah Jollien-Fardel, le non au père », Virgine Bloch-Lainé, *LIBÉRATION*

Par la grâce de son style, par l'intelligence de sa démarche, *Sa préférée* détone. On peine à croire que l'on tient là un premier roman tant son auteure suisse, Sarah Jollien-Fardel, 50 ans, fait preuve de maîtrise et de sang-froid dans le déroulé, implacable, des faits et l'analyse des comportements humains.

« Le mal fait homme », Marianne Payot, *L'EXPRESS*

■ Roman des origines et de ce qui nous lie, à l'encontre de toute raison parfois, à ceux qui nous ont mis au monde, *Sa préférée* suit pas à pas son héroïne sur la voie d'une émancipation salvatrice. Sans voyeurisme ni fausse pudeur,

les mots de Sarah Jollien-Fardel s'avèrent d'une infinie justesse pour dire ce passé qui, s'il ne peut totalement s'effacer, concède à chacun le droit de se réinventer.

« Dans l'angle mort des souvenirs », Laëtitia Favro, *LIRE-MAGAZINE LITTÉRAIRE*

■ *Sa préférée* est un roman de colère, celle qui habite Jeanne, la porte, la dépasse, la ronge. Cette voix-là, la dénonciation qu'elle porte, l'acuité des descriptions psychologiques donnent au livre une portée rare pour un premier roman.

Lisbeth Koutchoumonoff Arman, *LE TEMPS*

KÉTHÉVANE DAVRICHEWY  
NOUS NOUS AIMIONS  
(WE LOVED EACH OTHER)

NOVEL



For years, Kessané and her sister spent part of their summers in Georgia with their grandparents. Even when the political situation became unstable, their mother, Daredjane, was keen not to cut them off from her native country. Thus, every summer in the 1980s, the same scene was repeated at the Moscow airport, when they returned from their holidays: the Soviet customs officers searched the suitcases, threatened and terrorised the girls, never failing to remind Daredjane that here she was Soviet, not French, until they finally let them board their plane for Paris. Their father, Tamaz, also of Georgian origin, who had emigrated with his parents in 1921, was waiting for them.

A long time later, Daredjane sadly contemplates Tamaz's portrait. Her husband has been dead for ten years now and she cannot get over her grief. In Kessané's beautiful house in Provence, she feels alone, like a stranger, everything is too refined, too far from her and the simplicity in which she raised her daughters. She reproaches Kessané, who has become a brilliant journalist, for not showing her enough compassion, for being harsh. Tamaz's death shatters the harmony of the past; the sisters, who were once so close, have become estranged from each other.

Kéthévane Davrichewy will try to elucidate the reasons for this dislike in the light of happy memories.

Alternating between past and present, the subtle novelist excels in suggesting the flaws, in scrutinizing the dissonances and especially the silences: if politics were not spoken of, even less in front of children, it is nevertheless against the backdrop of exile and war that the history of this seemingly ordinary family was written.

The dramas of their country of origin are mixed with the intimate drama of these three women suddenly confronted with their solitude. *We Loved Each Other* is a beautiful novel about the infinite repercussions of the loss of childhood.

*KÉTHÉVANE DAVRICHEWY was born in Paris into a Georgian family. Her grandparents' experience of exile marked her childhood and fuelled her imagination. She is also a journalist, collaborates on screenplays and has written numerous books for children and teenagers.*

August 2022/192 pages

---

OTHER TITLES AT SABINE WESPIESER ÉDITEUR

### L'Autre Joseph

NOVEL

2016/280 pages

Beginning in the city of Gori in Georgia, the author opens with the childhood of her paternal great-grandfather, The Other Joseph, born a few years later and a few streets away from Joseph Djougachvili, otherwise known as Stalin, nicknamed Sosso during his early years. Her novel soon launches into the dizzying tale of their parallel lives.

The two boys grow up side by side in a still archaic community, sharing dreams of heroism and greatness, a firstname and a striking resemblance that lead to many rumors and a strong rivalry between them. They part ways when they are sent to Tiflis to pursue their education. In 1905, they cross paths again, as the two Josephs turn into militants, fighting shoulder to shoulder within the ranks

of the revolution. Joseph wants an independent Georgia; the Bolshevik Sosso has other aims. The distance grows, fueled by old rivalries... While the future Stalin marches towards his destiny, Joseph starts a tumultuous adult life, in which the first step is exile.

Kéthévane Davrichewy's passionate inquisition into the past unravels a dark and fascinating tale, combining impressionistic scenes with punchy episodes of emotion. The author takes hold of the story to put it in its rightful place – her own life.

**RIGHTS SOLD**

Georgia, Artanuji Publishers (Georgian)

### Quatre murs

NOVEL

2014/192 PAGES

### Les Séparées

NOVEL

2012/192 PAGES

**RIGHTS SOLD**

Georgia, Academic Press of Georgia (Georgian)

### La Mer Noire

NOVEL

2010/224 PAGES

**RIGHTS SOLD**

Georgia, Ustari Publishing (Georgian)  
Germany, S. Fischer Verlag GmbH (German)  
Italy, RCS Libri. (Italian)  
Netherlands, Meulenhoff (Dutch)  
Sweden, 2244/ Albert Bonniers Fö (Swedish)

# KÉTHÉVANE DAVRICHEWY

## NOUS NOUS AIMIONS

ROMAN

Pendant des années, Kessané et sa sœur ont passé une partie de leurs étés en Géorgie, chez leurs grands-parents. Même quand la situation politique est devenue instable, leur mère, Daredjane, tenait à ne pas les couper de son pays natal. Ainsi, tous les étés des années 1980, la même scène se reproduisait à l'aéroport de Moscou, au retour des vacances : les douanières soviétiques fouillaient les valises, menaçaient, terrorisaient les filles, ne manquant jamais de rappeler à Daredjane qu'ici, elle était soviétique, pas française, jusqu'à ce qu'enfin elles les laissent monter dans leur avion pour Paris. Leur père, Tamaz, d'origine géorgienne lui aussi, issu de l'émigration de ses parents en 1921, les y attendait.

Bien longtemps après, Daredjane contemple tristement le portrait de Tamaz. Son mari est mort depuis dix ans déjà et elle ne parvient pas à surmonter son chagrin. Dans la belle maison de Kessané en Provence, elle se sent seule, étrangère, tout est trop raffiné, trop loin d'elle et de la simplicité dans laquelle elle a élevé ses filles. Elle reproche à Kessané, devenue une brillante journaliste, de ne pas lui témoigner assez de compassion, d'être dure. La mort de Tamaz a fait voler en éclats l'harmonie passée, les sœurs, qui furent si proches, se sont éloignées l'une de l'autre.

Les raisons de ce désamour, Kéthévane Davrichewy va dès lors tenter de les élucider à la lumière des souvenirs heureux.

Alternant passé et présent, la subtile romancière excelle à suggérer les failles, à scruter les dissonances et surtout les silences : si on ne parlait pas de politique, encore moins devant les enfants, c'est pourtant sur fond d'exil et de guerre que s'est écrite l'histoire de cette famille apparemment si ordinaire.

Comme autant d'ondes de choc, les drames de leur pays d'origine viennent alors se mêler au drame intime que vivent ces trois femmes soudain confrontées à leur solitude. *Nous nous aimions* est un très beau roman sur les infinies répercussions que nous fait vivre la perte de l'enfance.

*KÉTHÉVANE DAVRICHEWY est née à Paris au sein d'une famille géorgienne. L'expérience de l'exil qu'ont vécue ses grands-parents marque son enfance et alimente son imaginaire. Depuis 2010, elle publie ses romans chez Sabine Wespieser éditeur : La Mer Noire (2010), Les Séparées (2012), Quatre murs (2014) et L'Autre Joseph (2016), qui tous ont rencontré le succès. Elle est également journaliste, collabore à l'écriture de scénarii et a écrit de nombreux livres pour enfants et pour adolescents.*

Août 2022/192 pages

## REVUE DE PRESSE

■ Dans son style de porcelaine, fin et translucide, froid et fragile, la romancière recueille les scènes éparses de la mémoire des deux femmes, vestiges d'un passé qui a fait naufrage mais demeure vivant en elles, douloureux et merveilleux. Un beau roman délicat, émouvant, très juste.

« Kéthévane Davrichewy, filles d'Abkhazie »,  
Astrid de Larminat,  
**LE FIGARO LITTÉRAIRE**

■ Kéthévane Davrichewy n'a jamais eu besoin d'artifices pour raconter la famille, l'exil, l'amitié, le déracinement dont on hérite, bien sûr. Ce roman ne déroge pas à la règle : bref, intense et lucide, il va droit au but et déclenche chaque fois une intense émotion.

« Le fil rompu »,  
Laurence Caracalla,  
**LE FIGARO MAGAZINE**

■ S'ouvrant sur une scène d'une cruauté sans appel dans un aéroport moscovite, le roman de Kéthévane Davrichewy est le chant lancinant de la souffrance d'une fille qui perd ses attaches, son pays, son premier amour et finalement tous le siens. Ce portrait d'une âme meurtrie rend son chagrin avec une délicatesse et une pudeur infinies.

« L'âme abkhazie meurtrie »,  
Philippe-Jean Catinchi,  
**LE MONDE DES LIVRES**

■ Dans ce roman remarquablement construit entre le passé et le présent, Kéthévane Davrichewy retrace le destin d'une famille malmenée par la grande et la petite histoire de la vie. En véritable artiste, elle tisse délicatement les fils de la mémoire et nous offre un livre merveilleux, fin, sensible et juste que l'on savoure jusqu'à la dernière page.

Anne Michelet,  
**VERSION FEMINA**

DIMA ABDALLAH  
BLEU NUIT  
(MIDNIGHT BLUE)

NOVEL



"I am walking on a thread. I am the funambulist on the rope stretched over the abyss of memory. I must not fall. I am on the rope that threatens to break at the slightest misstep." For years, the author of this intense monologue managed to keep his memories in check. Paralysed by the idea of facing the outside world, the man who had become a journalist lives cloistered in his flat, while managing to fool his editorial board. A phone call turns his life upside down: Alma, the only woman he ever loved, has just died. The day after her funeral – which he finds himself unable to attend – he finally leaves his flat, throws his keys down a manhole and decides to live on the street.

Within a well-defined perimeter around the Père-Lachaise cemetery, he changes location every evening, in an attempt to ward off the violent memories that still haunt him: the obsessive deep blue of the sea, the crushing sun... Taking refuge in his new wandering, he punctuates every week with fleeting but daily exchanges with women or young girls, always the same ones, whose first names rhyme with that of his lost Alma. Unbeknownst to him, as if these figures were revealing him to himself, repressed images of orchards in bloom, smells of iodine, anise of jasmine soon overwhelm him...

Giving up on the fight against the unbearable surge of the past, which neither rituals, nor drugs, nor alcohol have been able to contain, he lets his guard down... He devotes his tormented nights – watched over by the faithful Midnight, a dog he met on a grave – to the story of the waking nightmare in which he has been struggling for so long, and which he had tried to escape by coming to live on the other side of the Mediterranean.

A moving portrait of a man grappling with his ghosts, *Midnight Blue* is a book of powerful humanity, the very humanity of the social outcasts encountered in the street and that of a magnificent character, dark and luminous at the same time, fighting with all his might to escape the worst.

*Born in Lebanon in 1977, DIMA ABDALLAH has lived in Paris since 1989. Mauvaises Herbes, her first novel, published by Sabine Wespieser éditeur in 2020, was very well received and revealed the talent of an author whose vigour and singularity are confirmed by Bleu nuit.*

January 2022/240 pages

---

OTHER TITLE AT SABINE WESPIESER ÉDITEUR

**Mauvaises herbes**

NOVEL

2020/240 pages

Outside, the gunfire intensifies. The children clustered in the school yard wait for their parents, tears pouring down their cheeks. The young girl narrating the arresting opening chapter is alone in remaining dry-eyed: she is just pleased that her "giant" is coming to collect her earlier than usual. Clutching one of his huge fingers in her tiny hand, she is sure to make it through the chaos safely. Never complain. Hide your fears. Keep quiet. Leave home after home behind. The child born in Beirut during the civil war is used to it all.

The girl's father, whose narrative voice alternates with her own, knows that in this city of ruins, his power is negligible. As an intellectual, his refusal to join a particular faction or party will always be held against him. Try though he might to reassure his family with his jokes and the tiny patches of garden he cultivates every time they move somewhere new, all he has to offer them is the knot of fear in his belly, his lucidity, and his silence. The year his daughter turns twelve, the family goes into exile in Paris, leaving him behind. At first an outstanding student at her secondary school, she finds herself increasingly at odds with the world around her. Even in motherhood she never feels part of a group, seeking consolation in the presence of trees,

flowers, and above all her beloved weeds, that she cannot bring herself to uproot. Dima Abdallah's beautiful debut novel *Weeds* is a detailed, deeply affecting account of her ongoing battle with memories of a childhood blown to ruins. A deep vein of tenderness runs through the text, in the child's tiny hand clasped in her father's fist and the scent of jasmine – fleeting vignettes recording her daily victories over a body colonised by the past.

**RIGHTS SOLD**

**Brazil**, Paris de Historias (Portuguese for Brazil)

# DIMA ABDALLAH

## BLEU NUIT

ROMAN

« Je marche sur un fil. Je suis le funambule sur le fil tendu au-dessus des abysses de la mémoire. Il ne faut pas que je tombe. Je suis sur le fil qui menace de rompre au moindre faux pas. » Pendant des années, l'auteur de cet intense monologue est parvenu à tenir en laisse ses souvenirs. Tétanisé à l'idée d'affronter le monde extérieur, celui qui était devenu journaliste vit cloîtré dans son appartement, tout en parvenant à donner le change à sa rédaction. Un appel téléphonique fait basculer son existence : Alma, la seule femme qu'il ait aimée, vient de mourir. Le lendemain de son enterrement – auquel il s'avère incapable de se rendre –, il sort enfin de chez lui, décidant de vivre dans la rue après avoir jeté ses clés dans une bouche d'égout.

Dans un périmètre bien délimité autour du cimetière du Père-Lachaise, il change d'emplacement tous les soirs, cherchant à conjurer les violentes réminiscences qui malgré tout le hantent : ce bleu profond de la mer qui l'obsède, ce soleil écrasant... Réfugié dans sa nouvelle errance, il ponctue ses semaines par des échanges fugaces, mais quotidiens, avec des femmes ou des jeunes filles, toujours les mêmes, dont le prénom rime avec celui de son Alma disparue. À son insu, comme si ces figures le

révélaient à lui-même, des images refoulées de vergers en fleurs, des odeurs d'iode, d'anis ou de jasmin le submergent...

Renonçant à lutter contre l'insoutenable déferlante du passé, que ni les rituels, ni la drogue, ni l'alcool n'ont pu contenir, il baisse la garde... Ses nuits tourmentées, sur lesquelles veille la fidèle Minuit, une chienne rencontrée sur une tombe, il va les consacrer au récit du cauchemar éveillé dans lequel il se débat depuis si longtemps, et qu'il avait pourtant essayé de fuir en venant s'installer de l'autre côté de la Méditerranée.

Bouleversant portrait d'un homme en proie à ses fantômes, *Bleu nuit* est un livre d'une puissante humanité, celle de ces laissés-pour-compte rencontrés dans la rue, et celle d'un magnifique personnage, sombre et lumineux à la fois, luttant de toutes ses forces pour échapper au pire.

Née au Liban en 1977, DIMA ABDALLAH vit à Paris depuis 1989. Mauvaises Herbes, son premier roman, paru chez Sabine Wespieser éditeur en 2020, a été très remarqué et a révélé le talent d'une auteure dont *Bleu nuit* confirme la vigueur et la singularité.

Janvier 2022/240 pages

## REVUE DE PRESSE

■ Le personnage de Dima Abdallah, dans ses nouveaux habits de SDF, à tourner joyeusement dans les rues autour du Père-Lachaise, devient solaire. [...] Il a ses habitudes, ses rendez-vous avec des silhouettes de femmes fragiles et cabossées qu'il se contente d'observer avec bienveillance. Il note des phrases sur elles dans un carnet, comme un écrivain. Dans son deuxième roman après *Mauvaises herbes*, Dima Abdallah creuse d'une autre manière la question des origines et celle de l'identité.

Frédérique Roussel,  
LIBÉRATION

■ Déjà dans son premier roman, l'écriture envoûtante de Dima Abdallah nous avait éblouis. Telle une rivière roulant ses mots dans un flot ardent, *Mauvaises Herbes* chantait l'amour éperdu entre un père et sa fille, de l'enfance bouleversée par la guerre à Beyrouth jusqu'à l'âge adulte et l'exil en France. C'est à Paris que cette auteure née au Liban en 1977 situe son deuxième roman, qui procède de la même écriture empreinte d'une mélancolique poésie pour dire le passé douloureux, le présent étouffé, l'avenir aveugle d'un homme. Dima Abdallah laisse s'épancher ce narrateur déchiré qui ne souhaite pas recoller les morceaux de sa vie mais plutôt s'anéantir, se dissoudre dans le bitume de la ville.

« L'homme qui voulait oublier son passé », Laurence Péan,  
LA CROIX

■ Il y a une forme d'urgence dans le nouveau livre de Dima Abdallah ; la sensibilité écorchée de la romancière écorce un être à vif, avide d'un impossible renouveau. Et puis elle donne chair, avec délicatesse, à ces silhouettes devenues invisibles qui sont dans les rues de nos villes, comme des herbes folles.

Anthony Dufraisse,  
LE MATRICULE DES ANGES

■ Fervent, tendu comme un câble au-dessus d'un précipice entre deux pays et deux vies, le superbe roman de Dima Abdallah inscrit dans la ville la cartographie intime d'un homme qui cherche à se perdre.

Marie Hirigoyen,  
Librairie Hirigoyen (Bayonne),  
PAGE DES LIBRAIRES

# LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT

## MILWAUKEE BLUES

NOVEL

*Finalist Prix Goncourt 2021*



Since he dialed nine one one, the Pakistani manager of a convenience store in Franklin Heights, Milwaukee, hasn't slept: his nightmares are filled with black faces screaming "I can't breathe". He should never have called the emergency number for a suspicious bank bill. But it's too late, and the world's media keeps reminding him of the gruesome death of his transient client, choked by a police officer's knee.

The murder of George Floyd in May 2020 inspired Louis-Philippe Dalembert to write this far-reaching and deeply moving novel. But it is the life of his main character, an imaginary figure named Emmett - after Emmett Till, a teenager murdered by Southern racists in 1955 - that he is going to stage, the life of a kid from the black ghettos whose talent for football promised a better future.

His former teacher and his childhood friends remember a good kid with a passion for football, raised by a deeply religious single mother after his father left town and never came back. Later, his coach at the university where he obtained a scholarship, and his then-fiancée were struck by the lack of confidence of this tall, shy boy who had become the star of the campus. Life was looking up - until an accident took him out of the game... His coach, who treated him like a son, advised him to repeat a year, but Emmett preferred to try the Draft in the hopes of turning pro. His failure to do so changed his destiny, and it is a man dedicated to collecting odd jobs, always exhausted, who years later returns to his hometown - until the tragedy with which the novel opens.

The strength of this book lies in its painting of a poignant and sweet portrait of an ordinary man whose terrifying death made outstanding. With his customary verve and humor, the writer makes Emmett likable and familiar to us, while affirming through the voice of Ma Robinson, the former prison guard turned pastor, his faith in a better humanity.

*Born in Port-au-Prince, LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT has published short stories, poetry, essays, and novels both in France and in Haiti since 1993. He joined Sabine Wespieser's catalogue in March 2017 with Avant que les ombres s'effacent, and with Mur Méditerranée in 2019, both novels having won numerous awards.*

### RIGHTS SOLD

USA, Schaffner Press (English world rights)

Italy, Sellerio Editore (Italian)

Greece, Kastaniotis (Greek)

Brazil, Malê Editora (Portuguese for Brazil)

August 2021/288 pages

### OTHER TITLES AT SABINE WESPIESER ÉDITEUR

#### Mur Méditerranée

NOVEL

2019/336 pages

In Sabratha, off the Libyan coast, the supervisors create a disturbance in the female warehouse. A little earlier, in Tripoli, elegantly dressed Syrian families board air-conditioned minibuses. Three women with such vastly different life trajectories - Dima, the rich Syrian traveling on the bridge, Chochana the Nigerian and Semhar the Eritrean, both

traveling in the hold - all pass the point of no return and find themselves aboard a fishing boat united by the same hope for a new life in Europe. On the raft of luck, the energy and temperament of the three protagonists - that the writer wraps with humor and a manifesto of empathy - will be essential support and assistance through an apocalyptic journey.

Inspired by the tragedy of a stowaway ship saved by the oil tanker Torm Lotte in the summer of 2014, Louis-Philippe Dalembert, through the portraits of three magnificent women, startlingly confronts

us with the human condition in a wide fresco of migration and exile.

### RIGHTS SOLD

Germany, Verlag Nagel & Kimche (German)

UK, Pushkin Press (English)

USA, Schaffner Press (English)

#### Avant que les ombres s'effacent

NOVEL

2017/296 pages

# LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT

## MILWAUKEE BLUES

ROMAN

*Finaliste Prix Goncourt 2021*

Depuis qu'il a composé le *nine one one*, le gérant pakistanaï de la supérette de Franklin Heights, un quartier au nord de Milwaukee, ne dort plus : ses cauchemars sont habités de visages noirs hurlant « Je ne peux plus respirer ». Jamais il n'aurait dû appeler le numéro d'urgence pour un billet de banque suspect. Mais il est trop tard, et les médias du monde entier ne cessent de lui rappeler la mort effroyable de son client de passage, étouffé par le genou d'un policier.

Le meurtre de George Floyd en mai 2020 a inspiré à Louis-Philippe Dalembert l'écriture de cet ample et bouleversant roman. Mais c'est la vie de son héros, une figure imaginaire prénommée Emmett – comme Emmett Till, un adolescent assassiné par des racistes du Sud en 1955 –, qu'il va mettre en scène, la vie d'un gamin des ghettos noirs que son talent pour le football américain promettait à un riche avenir.

Son ancienne institutrice et ses amis d'enfance se souviennent d'un bon petit élevé seul par une mère très pieuse, et qui filait droit, tout à sa passion pour le ballon ovale. Plus tard, son coach à l'université où il a obtenu une bourse, de même que sa fiancée de l'époque, sont frappés par le manque d'assurance de ce grand garçon timide,

pourtant devenu la star du campus. Tout lui sourit, jusqu'à un accident qui l'immobilise quelques mois... Son coach, qui le traite comme un fils, lui conseille de redoubler, mais Emmett préfère tenter la Draft, la sélection par une franchise professionnelle. L'échec fait alors basculer son destin, et c'est un homme voué à collectionner les petits boulots, toujours harassé, qui des années plus tard reviendra dans sa ville natale, jusqu'au drame sur lequel s'ouvre le roman.

La force de ce livre, c'est de brosser de façon poignante et tendre le portrait d'un homme ordinaire que sa mort terrifiante a sorti du lot. Avec la verve et l'humour qui lui sont coutumiers, l'écrivain nous le rend aimable et familier, tout en affirmant, par la voix de Ma Robinson, l'ex-gardienne de prison devenue pasteur, sa foi dans une humanité meilleure.

Né à Port-au-Prince, LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT publie depuis 1993, en France et en Haïti, des nouvelles, de la poésie, des essais et des romans. Avant que les ombres s'effacent, paru en mars 2017 et Mur Méditerranée, paru en août 2019, tous deux chez Sabine Wespieser éditeur, ont remporté de nombreux prix littéraires.

Août 2021/288 pages

## REVUE DE PRESSE

■ Si Emmett est bien un personnage fictif, l'écrivain haïtien Louis-Philippe Dalembert a puisé à plusieurs sources d'une actualité dramatique - dont ce saisissant roman se fera largement l'écho - pour imaginer la vie de son héros, qui s'est fracassée sur les illusions du rêve américain. [...] Avec ce roman choral, l'auteur arpente le chemin emprunté par ses compatriotes des lettres dans la lutte contre toutes formes de racisme.

« L'homme réduit au silence »,  
Laurence Péan, LA CROIX

■ La mort de George Floyd, le 25 mai 2020, a fait le tour de la planète. L'écrivain Louis-Philippe Dalembert s'empare de ce fait mais son travail n'est pas celui d'un journaliste ni d'un commentateur. Il va plus loin, bien plus loin, pour remonter aux racines du mal ; il décrypte un monde que, finalement, on connaît peu. C'est toute la force de ce roman : sa profondeur, son inventivité, sa nécessité. Ici, pas de manichéisme ni de naïveté, l'auteur s'emploie à fouiller dans le passé qui ronge le présent, dans les bégaiements de l'histoire. Un fait n'est jamais isolé.

« L'inaccessible étoile »,  
Mohammed Aïssoui,  
LE FIGARO LITTÉRAIRE

■ Il y va de ce superbe *Milwaukee Blues* comme de la cérémonie funéraire d'Emmett, qui clôt le roman. C'est d'abord une fête de la littérature, pétrie de références à des textes emblématiques de la littérature antiraciste. [...] Ensuite, le roman se fait hommage aux autres victimes de violences racistes et policières, dont l'écrivain, par la voix de ses personnages, égrène les noms et les récits de vie en chapelet. Cela fait beaucoup d'histoires. Mais la magistrale Ma Robinson, qui officie durant ces funérailles, est animée par cette belle certitude : un homme ne se dit jamais aussi bien que par une pluralité de textes et de récits.

« Pour que comptent la vie et la mort d'Emmett »,  
Zoé Courtois,  
LE MONDE DES LIVRES

■ Le romancier haïtien Louis-Philippe Dalembert brosse le portrait d'un homme ordinaire, victime de la violence policière américaine. *Milwaukee Blues*, un roman saisissant.

« Bavure à Milwaukee »,  
Marianne Payot,  
L'EXPRESS



TIFFANY TAVERNIER

L'AMI  
(THE FRIEND)

NOVEL

*Finalist Prix du Livre Inter 2021*

*Finalist Prix des libraires 2021*



It is an ordinary Saturday morning in the isolated house where the narrator, Thierry, has been living for years. His wife Elisabeth is still asleep. Thierry is about to set out for the river when he hears an engine.

Stepping outside, he cannot believe his eyes: police cars, an ambulance, men in helmets dashing out of the forest. An officer shouts at him to get down on the ground while they conduct their operation.

It all happens so fast. The officer barely registers his surprise when a worried Thierry asks about their helpful friends; their only neighbours for miles around are under arrest.

After twenty-four hours of stunned incomprehension, Thierry is woken by someone banging on the door. He opens up to find a TV camera in his face. That is how he finds out that Guy is the serial killer who has been abducting little girls across the region for years.

Torn between denial, anger, and grief, Thierry – a naturally taciturn figure – desperately tries to pick up the threads of his normal life. He buries himself in his work at the local factory, but the curiosity of his colleagues weighs on him. Elisabeth sinks into a deep depression that leaves him totally bereft. As the television presents him with the faces of the victims over and over again, he picks over his diary, looking for clues that should have told him who his neighbour really was.

Thierry's life takes a further turn for the worse when his wife leaves, unable to face remaining in a house she never wanted to live in that is now tainted by evil.

Tiffany Tavernier takes Thierry on a long, emotionally charged journey. To find the answer to the question eating away at him – how could he not have known that his only friend was the embodiment of evil – his only solution is to break out of his shell. He has to face up to his own long-buried past and his childhood scarred by loneliness and violence.

A magnificent portrait of a man by a novelist acclaimed for her subtle portrayals of souls in torment. After *Roissy* (2018), Tiffany Tavernier continues to probe our infinite human faculty for reinvention.

*TIFFANY TAVERNIER is a novelist and scriptwriter. She joined Sabine Wespieser éditeur in 2018 with Roissy, the portrait of a woman who loses her memory and seeks refuge in the airport of the same name.*

**RIGHTS SOLD**

Italy, Edizioni Clichy (Italian)

Serbia, Prometej Sztur (Serbian)

January 2021/288 pages

**OTHER TITLE AT SABINE WESPIESER ÉDITEUR**

**Roissy**

NOVEL

2018/280 pages

She's always on the move. She drags her suitcase behind her as she shuffles from one terminal to the other, engaging in conversations with strangers, inventing new lives for herself every time she opens her mouth. Her journey is endless; her travels encompass the world, without ever setting foot on a plane.

She arrived in Roissy with no memory and no past. She's dressed for travel, but she

has nowhere to go and no home awaits her. She melts into the background of the lives of others, finding peace and refuge in the huge space of the terminal, space which encompasses anyone and everyone, from pilots to ground staff to refugees to those that are left behind. She becomes attached to the people she passes by, and finds comfort in setting up habits, small rituals to fight off the flashbacks of memory that take her by surprise and frighten her. She has no name, but she's safe; secure in the world she's created for herself. But her bubble ends up bursting when she meets a man, a man like her. He's in

the same arrival hall every day, waiting for the Rio-Paris flight, the same flight that perished in the sea several years before. The first time he tries to talk to her, she runs away, terrified. Slowly, she finds trust in the gentleness of his eyes. The emotions she has long suppressed begin to surface... *Roissy* is a powerful, multi-voiced novel, that explores one's infinite capacity to re-invent oneself.

**RIGHTS SOLD**

UK, Seagull Books London  
(English world rights)

TIFFANY TAVERNIER

L'AMI

ROMAN

**Finaliste Prix du Livre Inter 2021**

**Finaliste Prix des libraires 2021**

C'est un samedi matin comme un autre dans la maison isolée où Thierry et Élisabeth se sont installés des années auparavant. Thierry s'apprête à partir à la rivière quand il entend des bruits de moteur. La scène qu'il découvre en sortant est proprement impensable : des voitures de police, des hommes casqués et vêtus de gilets pare-balles surgissant de la forêt. Un capitaine de gendarmerie lui demande de se coucher à terre le temps de l'intervention.

En état de choc, Thierry et Élisabeth apprennent l'arrestation de leurs voisins si serviables, les seuls à la ronde, avec qui ils ont partagé tant de bons moments.

Vingt-quatre heures plus tard, Thierry réalise enfin, filmé sur son seuil par une journaliste à l'affût de sensationnel, que son voisin Guy Delric est le tueur des fillettes qui disparaissent depuis des années.

Pour trouver une réponse à une question qui le taraude – comment avoir pu ignorer que son unique ami était l'incarnation du mal –, Thierry n'a d'autre choix que de quitter son refuge, d'abandonner sa carapace. Il part alors sur les traces de son passé occulté.

Avec ce magnifique portrait d'homme, la romancière, subtile interprète des âmes tourmentées, continue d'interroger – comme elle l'avait fait dans *Roissy* (2018) –, l'infinie faculté de l'être humain à renaître à soi et au monde.

TIFFANY TAVERNIER est romancière et scénariste. Elle a rejoint le catalogue de Sabine Wespieser éditeur avec *Roissy*, portrait d'une « indécidable », une femme sans mémoire réfugiée dans l'aéroport.

Janvier 2021/288 pages

## REVUE DE PRESSE

■ Romancière et fille de cinéma (de Bertrand et Colo Tavernier pour être précis), Tiffany Tavernier n'a pas écrit un thriller sur un tueur en série, mais le portrait d'un témoin direct, que son aveuglement précipite dans des abîmes de culpabilité, de chagrin, de colère et de haine de soi. [...] *Spiralé* et hanté, le roman très noir de Tiffany Tavernier est un précis de décomposition, doublé d'un manuel de reconstruction. Un choc.

« Petits meurtres entre amis », Jérôme Garcin, *L'OBS*

■ Le style simple et direct de Tiffany Tavernier surprend au premier abord. Il procède en réalité de sa volonté de considérer l'autre dans sa fragilité, avec ses maladresses et sa confusion. Cette attention, ainsi que le choix de se concentrer non pas sur le tueur mais sur celui qui l'adorait contrarient toutes nos attentes. Ce qui rend le roman impossible à lâcher.

« L'ami qui vous veut du bien », Gladys Marivat, *LIRE-LE MAGAZINE LITTÉRAIRE*

■ Tiffany Tavernier n'en est pas à son coup d'essai avec l'écriture des traumas. Déjà, dans son précédent roman, *Roissy* (Sabine Wespieser, 2018), elle avait fait le portrait superbe, éclaté en puzzle, d'une femme soudainement devenue amnésique qui avait élu domicile dans un aéroport. Dans *L'Ami*, la romancière parvient encore une fois à dire vrai et juste le tourment. Mais elle dessine aussi avec davantage de force la possibilité de la résilience, par-delà les "débris de corps et de maisons".

« Du malheur d'avoir un assassin pour voisin », Zoé Courtois, *LE MONDE DES LIVRES*

■ Tiffany Tavernier, qui est aussi scénariste, a un réel talent pour raconter la monstruosité tapie profondément au sein d'un quotidien banal. Ses personnages sont lisses en apparence mais recèlent des failles grandissantes dans lesquelles elle aime plonger sa plume et fouiller et gratter jusqu'à en extraire les humeurs et le sang.

« Le voisin était presque parfait », Alexandra Schwartz-brod, *LIBÉRATION*

MARIE RICHEUX  
SAGES FEMMES  
(WISE WOMEN)

NOVEL



Haunted by dreams of crazy horses with familiar names, pursued by the question her daughter asks at every turn – “Where is the mother?” – Marie lives a strange summer, at a crossroads. When on the base of a statue of the Virgin Mary in the middle of the Causse, she discovers the inscription *Now and at the hour of our birth*, she decides to explore the mysterious invitation. From then on, she tries to untangle the skein of her heritage. Uncovering the lies of her foremothers who, since the mid-nineteenth century gave birth to little girls outside of wedlock and were forced to earn a living by needlework, becomes an imperious necessity to her.

She questions her aunts and her mother, who remain tight-lipped; she digs into archives, paintings, and religious texts, and addresses, in the course of her investigation, many questions to a network of women – historians, jurists, artists. Well beyond the intimate circle, her research brings to light powerful destinies. From the tiny lives of her ancestors, and focusing on the most moving details, Marie imagines and tells the life of these “girl-mothers”, these “cursed wombs” mistreated, scorned, and rejected by society.

Spending time with the seamstresses and needlewomen of yesteryear, admiring the humble treasures they made, their courage and their zest for life, untangling the skein of their stories and weaving her own, the narrator learns – and teaches the reader – how to reconcile opposites, how to interweave warp and weft, and how to remain a wild horse when embracing motherhood in turn. For the pattern of this troubling novel, written as a modest tribute to a long and beautiful female genealogy, is indeed that of the freedom, conquered as an inheritance, to choose how to weave the fabric of one’s own destiny.

*MARIE RICHEUX was born in Paris in 1984. She has presented a daily radio show on France Culture for over ten years. She has published three books with Sabine Wespieser: Polaroids (2013), an anthology of short fictional pieces written for her radio show, Achille (2015), a contemporary retelling of the Ancient Greek myth, and her debut novel, Climats de France (2017), widely praised for its subtle, individual exploration of Franco-Algerian relations.*

August 2021/200 pages

---

OTHER TITLES AT SABINE WESPIESER ÉDITEUR

**Climats de France**

NOVEL  
2017/280 pages

**Achille**

2015/144 pages

**Polaroids**

SHORT STORIES  
2013/160 pages

# MARIE RICHEUX

## SAGES FEMMES

ROMAN

Hantée par des rêves de chevaux fous aux prénoms familiers, poursuivie par la question que sa fille pose à tout propos – « Elle est où, la maman ? » –, Marie vit un étrange été, à la croisée des chemins. Quand, sur le socle d'une statue de la Vierge au milieu du causse, elle découvre l'inscription *Et à l'heure de notre ultime naissance*, elle décide d'en explorer la mystérieuse invitation.

Dès lors, elle tente de démêler l'écheveau de son héritage. En savoir plus sur ses aïeules qui, depuis le mitan du XIX<sup>e</sup> siècle, ont donné naissance à des petites filles sans être mariées, et ont subsisté souvent grâce à des travaux d'aiguille, devient pour elle une impérieuse nécessité.

Elle interroge ses tantes et sa mère, qui en disent peu ; elle fouille les archives, les tableaux, les textes religieux et adresse, au fil de son enquête, quantité de questions à un réseau de femmes, historiennes, juristes, artistes, que l'on voit se constituer sous nos yeux. Bien au-delà du cercle intime, sa recherche met à jour de puissantes destinées. À partir des vies minuscules de ses ascendantes, et s'attachant aux plus émouvants des détails, Marie imagine et raconte ce qu'ont dû traverser ces « filles-mères », ces « ventres maudits » que la société a malmenés, conspués et mis à l'écart.

À fréquenter tisserandes et couturières, à admirer les trésors humbles de leurs productions, leur courage et leur volonté de vivre, la narratrice découvre qu'il lui suffit de croiser fil de trame et fil de chaîne pour rester ce cheval fou dont elle rêve et être mère à son tour.

Car le motif têtu de ce troublant roman, écrit comme un pudique hommage à une longue et belle généalogie féminine, est bien celui de la liberté, conquise en héritage, de choisir comment tisser la toile de sa propre destinée.

*MARIE RICHEUX est née à Paris en 1984. Depuis plus de dix ans, elle produit et anime une émission quotidienne sur France Culture. Elle a publié trois livres chez Sabine Wespieser éditeur : Polaroids (2013), un recueil de courtes fictions choisies parmi celles écrites quotidiennement pour les lire à l'antenne ; Achille (2015), une relecture contemporaine du mythe antique ; et un premier roman, Climats de France (2017), salué par la critique et les libraires pour sa manière subtile et très personnelle d'interroger le lien entre l'Algérie et la France en partant d'un bâtiment construit par l'architecte Fernand Pouillon et où a grandi la narratrice.*

Août 2021/200 pages



## REVUE DE PRESSE

■ Se nourrissant de rencontres avec les vivantes et les mortes, convoquant les savoirs du rêve aussi bien que les traces inscrites dans les archives, multipliant les échos artistiques et historiques, Marie tente de remonter le fil de son héritage. Il en résulte un roman émouvant, qui transforme la quête généalogique en un rhizome de connexions et greffe sur le silence familial une parole capable de relier, une parole vivante, adressée, jetant un pont entre les générations.

« Parler des femmes qui ont fait de tout petits pas de côté », entretien croisé avec Delphine Coulin, par Stéphanie Dupays, **LE MONDE DES LIVRES**

■ Un destin de femmes s'agence à un autre. Dans le meilleur des cas, une solidarité lie les femmes entre elles, les filles et les mères par exemple. Mais c'est loin d'être la règle. Productrice sur France Culture, la douce Marie Richeux, dans son quatrième roman, table sur le meilleur des cas : les femmes qu'elle regarde se veulent du bien. La narratrice, Marie, enquête sur une lignée de filles-mères. Elle accroche aux unes, aux autres des existences et des anecdotes, vraies ou légendaires. [...] Assemblé comme un puzzle de pièces éparses, *Sages Femmes* est aussi un portrait historique et géographique de la France.

Virginie Bloch-Lainé, **LIBÉRATION**

■ Quelle drôle d'annonciation renversée que cette Vierge de bronze signalant à la narratrice prénommée Marie l'heure de son "ultime naissance". À partir de cette rencontre inopinée sur un chemin de randonnée, Marie Richeux, entre-tisse, telle une Parque délicate, sa vie et les destins des femmes de sa famille, dont beaucoup furent des "filles-mères". Elle tire tous les fils – archives, souvenirs, rêves – pour broder, à la manière de l'artiste Sheila Hicks croisée en route, un patchwork généalogique cousu de mots soyeux. Et tenter de revenir à l'origine de son monde.

Elisabeth Philippe, **L'OBS**

# backlist with highlights

## ABDALLAH DIMA

(cf separate sheet)

### *Mauvaises herbes*

(2020/240 pages)

### *Bleu nuit*

(2022/240 pages)

## BELLERET ROBERT

### *Les Bruyères de Bécon*

(2002/212 pages)

### *Sixties* (2004/384 pages)

### *Faits divers* (2007/304 pages)

## BENCHEMSI RAJAE

### *Marrakech, lumière d'exil*

(2003/210 pages)

### *La Controverse des temps*

(2006/240 pages)



## BEYROUK

was born in Atar, Mauritania. He founded his country's first independent newspaper in 1988 and consistently campaigned for freedom

of the press and expression. He is the author of an important body of work, mainly published by Elyzad in Tunisia.

### *Parias*

(2021/200 pages)

Everything leads a father and his son, whose stories alternate in this spellbinding novel, back to the tragedy that tore their family apart.

The father is in prison. In a long incantation addressed to the woman he married and whom he still loves blindly, he recalls the magical beginnings of their story and the memories of happier times, but also the chain of lies and jealousy. The young student from a nomadic tribe was ready to do anything for her: inventing a past, leaving his family, selling his livestock and, thanks to this money, offering her the future she dreamed of. Now that he has lost everything, he remembers the desert she despised, the life of wandering that he gave up to the rhythm of the sun, the stars and the animals.

Their son, a child from the poor neighbourhoods, could not stand the silence of the dunes, the Koranic school, fetching water. He quickly took refuge with friends of his parents. Pitched battles between rival gangs, evenings watching football on television, petty thefts, keep him from thinking too much about his mother whom he adored. Sometimes he hangs out around the prison. And also near his little sister Malika's house: he misses her terribly but he is forbidden from seeing her again.

Echoing his father's powerful and desperate voice, the boy's naive and moving voice anchors the intimate tragedy they share in a striking contrast between

urban growth and the ancestral traditions of the Bedouins. Integrating these singular destinies in the universal with such a force of emotion is not a quality of *Pariahs*.

### Rights sold

USA, Schaffner Press

(English world rights)

## BIZIEN JEAN-LUC

*Marie Joly* (2004/352 pages)



## BOREL VINCENT

Born in Gap in 1962, Vincent Borel lives between Paris, where he works as a music critic, and the Southern Alps.

*Vertige de l'hélice* is his tenth novel, in a body of work that has a strong focus on music.

### *Vie et mort d'un crabe*

(first edition: 1998; Sabine Wespieser éditeur, 2018/128 pages)

### *Baptiste* (2002/556 pages)

### *Mille regrets* (2004/416 pages)

### *Pyromanes* (2006/160 pages)

### *Antoine et Isabelle* (2010/496 pages)

### *Richard W.* (2013/320 pages)

### *Fraternels* (2016/560 pages)

### *La Vigne écarlate* (2018/220 pages)

### *Vertige de l'hélice* (2021/222 pages)

One evening in December 1889, on the quays of Cadiz, the figure of a short man between two ages, wearing a tired felt hat, attracts attention. Charles Sanois – alias Saint-Saëns – claims to be a wine merchant; he has fled Paris and the Asian flu epidemic that is spreading throughout the world. He is about to embark, in search for peace. Meanwhile, the Paris Opera is in a panic: Ascanio's composer, the famous Camille Saint-Saëns, has disappeared. The premiere is only a few weeks away and the rehearsals turn into a nightmare.

On Gran Canaria, Sanois is licking his wounds: the death of his beloved mother has rekindled the grief of other losses, notably the suicide of his mentor and dear friend Albert Libon. Here, the famous musician, whose absence is the subject of the wildest rumours in his country, savours the simple joys of an anonymous life. But when he hears his *Danse macabre* being played on a street in Las Palmas, he cannot resist bursting into the rich house where the melody is being played on the piano. His brief encounter with the young doorman changes the rhythm of his days.

From then on, Jonay serves as his guide, revealing the telluric power of the island. The solitary daily life of the artist is transformed into an exhilarating pas de deux between two people who seem to be separated by everything... And if, three months after his arrival, Saint-Saëns,

recognized by a tourist, is forced to put an end to his escape, he will have lived a sunny and sensual interlude, unimaginable under his true identity. A sumptuous portrait of the artist reborn to himself under the intense light of the Atlantic.

## BOULAY CLARENCE

*Tristan* (2018/192 pages)

### Rights sold

UK, Seagull Books London

(English world rights)

## BOURSAT SOPHIE

*L'Eau et l'Huile* (2003/240 pages)

## BROUÉ CAROLINE

*De ce pas* (2016/176 pages)

## BUCHER ANDRÉ

*Le Pays qui vient de loin*

(2003/192 pages)

### *Le Cabaret des oiseaux*

(2004/192 pages)

### Rights sold

China, Shanghai 99 (Chinese)

Spain, Editorial Funambulista (Castilian)

*Pays à vendre* (2005/208 pages)

*Déneiger le ciel* (2007/160 pages)

## DALEMBERT LOUIS-PHILIPPE

(cf separate sheet)

### *Avant que les ombres s'effacent*

(2017/296 pages)

*Mur Méditerranée* (2019/336 pages)

### Rights sold

Germany, Nagel & Kimche (German)

UK, Pushkin Press (English)

USA, Schaffner Press (English)

*Milwaukee Blues* (2021/388 pages)

### Rights sold

Brazil, Malê Editora (Portuguese for Brazil)

Greece, Kastaniotis Editions (Greek)

Italy, Sellerio Editore (Italian)

USA, Schaffner Press (English world rights)

## DAOUD KAMEL

*Le Minotaure 504* (except Arabic language) (2011/112 pages)

### Rights sold

Germany, persona verlag (German)

## DAVRICHEWY KÉTHÉVANE

(cf separate sheet)

*La Mer Noire* (2010/224 pages)

### Rights sold

Georgia, Ustari Publishing (Georgian)

Germany, S. Fischer Verlage (German)

Italy, RCS Libri/Rizzoli (Italian)

Netherlands, Meulenhoff (Dutch)

Sweden, 2244/Bonnierförlagen (Swedish)

*Les Séparées* (2012/192 pages)  
**Rights sold**  
 Georgia, Academic Press of Georgia (Georgian)  
*Quatre murs* (2014/192 pages)  
*L'Autre Joseph* (2016/280 pages)  
**Rights sold**  
 Georgia, Artanuji Publishing (Georgian)  
*Nous nous aimions* (2022/280 pages)  
**DELPÉRDANGE PATRICK**  
*Chants des gorges* (2005/192 pages)  
**DEMORNEX JACQUELINE**  
*Le pire, c'est la neige* (2009/256 pages)  
**DJAVANN CHAHDORTT**  
*Autoportrait de l'autre* (2004/208 pages)  
**DOWLAND KELLY**  
*Jackie* (2015/96 pages)  
**DUPONT-MONOD CLARA**  
*Nestor rend les armes* (2011/128 pages)  
**Rights sold**  
 Italy, Barbès Editore (Italian)  
**ELLENA JEAN-CLAUDE**  
*Journal d'un parfumeur* (2011/160 pages)  
**Rights sold**  
 Brazil, Editora Record (Portuguese)  
 China, Beijing Yongzhen Kaiyuan Media Co (Chinese)  
 Germany, Suhrkamp/Insel Verlag (German)  
 Italy, Adriano Salani Editore (Italian)  
 Japan, Hara Shobo Publishing Co (Japanese)  
 Korea, Yeo Woon Corporation (Korean)  
 Poland, Oficyna Foksal (Polish)  
 Romania, Corint Books (Romanian)  
 Taiwan, Azoth Books (complex Chinese)  
 UK, Penguin Books (English)  
 USA, Rizzoli/Ex Libris (English)  
*La Note verte* (2013/144 pages)  
**Rights sold**  
 China, Beijing Yongzhen Kaiyuan Media Co (Chinese)  
**GENARDIÈRE (DE LA) PHILIPPE**  
*L'Année de l'éclipse* (2008/496 pages)  
**GHEERBRANT ALAIN**  
*L'Homme troué* (2010/144 pages)  
**GIORGETTI FLORENCE**  
*Do you love me ?* (2010/176 pages)  
**GUÉGAN GÉRARD**  
*Inflammables* (2004/192 pages)  
**HUGUIER FRANÇOISE**  
*Au doigt et à l'œil* (2014/256 pages)  
**JOLLIEN-FARDEL SARAH**  
 (cf separate sheet)  
*Sa Préférée* (2022/208 pages)  
**Rights sold**  
 Croatia, Petrine Knjige (Croatian)

Germany, Aufbau verlag (German)  
 Italy, Edizioni E/O (Italian)

**JONQUET FRANÇOIS**  
*Et me voici vivant* (2006/128 pages)  
*Daniel* (2008/128 pages)  
*Les Vrais Paradis* (2014/256 pages)



**LAHENS YANICK**  
 At The College of France, where she holds the title of The Chair of the Francophone Worlds for the year 2019, Yanick Lahens' inaugural text

is entitled Urgence(s) d'écrire, rêve(s) d'habiter.  
*Anchored in Haiti, the island-world where she was born and has always lived, all the books of this internationally known writer, winner of the Prix Femina 2014 for Bain de lune, testify to this urgency. Sabine Wespieser éditeur has published her since 2008.*

*Dans la maison du père* (first edition: 2000; Sabine Wespieser éditeur, 2015/192 pages)

*La Couleur de l'aube* (2008/224 pages)  
**Rights sold**  
 Brazil, Paris de Historias (Portuguese)  
 Italy, Barbès Editore (Italian)  
 Switzerland, Rotpunktverlag (German)  
 UK, Seren Books (English world rights)

*Failles* (2010/160 pages)  
 As soon as their stupor ended, the survivors of the disaster thought of "rebuilding": just like them, Yanick Lahens resumed her work, the relentless work of words. This short story, driven by the dual need to tell the horror, and to overcome it, bears witness to this. Walking through the streets of her destroyed city, the writer starts from her own experience: before the earthquake, she was planning to write a love story. Revisiting the ravaged setting of her fiction, she is seized by immediate history. How to write, she wonders, without exoticizing the misfortune, without making it an opportunity for solicitation?

A text of testimony, a text driven by urgency, a text of compassion and reflection as well, *Failles* designates the unspeakable that was January 12, 2010 in Haiti. But it also tries to prevent the irresponsibility that would consist in Haitians not changing their perceptions and behaviors.

For Yanick Lahens, the geological fault line that engulfed Port-au-Prince forbids us to act as if other fault lines – social, political, economic – did not exist. There is no fatality in the misfortune of the Haitian people, nor even in the shortcomings of its elites and in the stranglehold of international organizations: such is the conviction of the writer who, in spite of the uncompromising picture she paints of the reality of her country, breathes into her pages a formidable force of life.

**Rights sold**  
 Brazil, Foundation Alexandre de Gusmão (Portuguese)

Switzerland, Rotpunktverlag (German)  
*Guillaume et Nathalie* (2013/180 pages)

*Bain de lune* (2014/280 pages)  
**Rights sold**  
 Germany, Litradukt (German)  
 Italy, Gremese Editore (Italian)  
 Norway, Solum Bokvennen (Norwegian)  
 Spain, Editorial Acanalado (Catalan)  
 USA, Deep Vellum Publishing (English world rights)

*Douces détournées* (2018/232 pages)  
 Violence is omnipresent in Port-au-Prince; a constant sense of danger lurks in every corner of Haiti's capital city. But despite the unease, Francis, a French journalist, finds sweetness everywhere he looks, not least in the beautiful and hoarse voice of local singer, Brune. But Brune's father, a local judge, has been brutally murdered. He stayed honest in a town where everything can be bought, and that honesty cost him his life. He spent his life trying to teach Brune to always see the best in life, but with his death, Brune can't escape the darkness that threatens to engulf her. Six months after the murder, she still struggles to believe her father is gone.

Brune's uncle Pierre has spent the last six months trying to uncover what happened to his brother. Sent away from his conservative hometown (where homosexuality was frowned upon) at an early age by his parents, Pierre now lives reclusively in his home, only opening his doors to a happy gathering of friends every Saturday for dinner. Around the table, we find Pierre and Brune, accompanied by five others. There's Ézéchiél, a poet determined to escape his miserable upbringing; Nerline, a forceful and enthusiastic feminist; Waner, a non-violent activist; Ronny the American, who has fallen in love with his second home in Haiti, and Francis, our French journalist.

Yanick Lahens draws us into this fast-paced thriller, letting the mystery unravel page by page. Amongst two extreme worlds of utter violence and incredible sweetness, she leads her characters towards their unavoidable fates.

**Rights sold**  
 Germany, Litradukt (German)  
 Haïti, Legs éditions (French)  
 Poland, Karakter (Polish)  
 USA, Deep Vellum Publishing (English world rights)

*L'Oiseau Parker dans la nuit (et autres nouvelles)* (2019/312 pages)

**Rights sold**  
 Haïti, Legs éditions (French)

**LAPAQUE SÉBASTIEN**  
*Court voyage équinoxial* (2005/176 pages)

**LEMAÎTRE ESTELLE**  
*Swiftitudes (De la rapide consolation d'un chagrin d'amour)* (2003/144 pages)

**LESBRE MICHÈLE**

was born in 1939. Author of about twenty books, she publishes since 1991. She joined Sabine Wespieser éditeur's catalog from its creation,

with *Boléro* (2003), then with *Un certain Felloni* (2004), *Le Canapé rouge* (2007), *Un lac immense et blanc* (2011), *Écoute la pluie* (2013), or the more recent *Tableau noir* (2020), among other titles.

**Nina par hasard**

(first edition: 2001; Sabine Wespieser éditeur, 2010/192 pages)

**Rights sold**

Germany, dtv premium/edition manholt im dtv (German)

Italy, Sellerio Editore (Italian)

Sweden, Sekwa Förlag (Swedish)

**Victor Dojlida, une vie dans l'ombre**

(first edition: 2001; Sabine Wespieser éditeur, 2013/112 pages)

*Boléro* (2003/128 pages)

*Un certain Felloni* (2004/160 pages)

*La Petite Trotteuse* (2005/192 pages)

**Rights sold**

Bulgaria, Lege Artis Publishing House (Bulgarian)

China, Shanghai 99 (simplified Chinese)

Germany, dtv premium/edition manholt im dtv (German)

Italy, Excelsior 1881 (Italian)

*Le Canapé rouge* (2007/160 pages)

**Rights sold**

China, Shanghai 99 (simplified Chinese)

Finland, Lurra editions (Finnish)

Germany, dtv premium/edition manholt im dtv (German)

Iran, Nashreh Cheshmeh Publishing (Farsi)

Italy, Sellerio Editore (Italian)

Lithuania, Versus aureus (Lithuanian)

Netherlands, Ailantus (Dutch)

Poland, Wydawnictwo Sonia Draga (Polish)

Romania, Echinox (Romanian)

Sweden, Sekwa Förlag (Swedish)

UK, Seagull Books London (English world rights)

*Sur le sable* (2009/160 pages)

**Rights sold**

Canada (Quebec),

Éditions Hélio trope (French)

*Un lac immense et blanc*

(2011/96 pages)

**Rights sold**

Canada (Quebec),

Éditions Hélio trope (French)

*Écoute la pluie* (2013/112 pages)

**Rights sold**

Canada (Quebec),

Éditions Hélio trope (French)

Germany, Conte Verlag (German)

*Chemins* (2015/144 pages)

**Rights sold**

Canada (Quebec),

Éditions Hélio trope (French)

*Chère brigande (Lettre à Marion du Faouët)* (2017/80 pages)

*Rendez-vous à Parme* (2019/120 pages)

*Tableau noir* (2020/96 pages)

Michèle Lesbre has been a teacher, and then a school principal, for many years. An attentive observer of the changes that have taken place in the French national education system, she questions in this non-fictional text, the beautiful profession that was hers. In this book, we discover a free and joyful school that teachers and parents alike build together.

But one can also read in *Tableau noir* the expression of a mounting anxiety. Faced with the disarray of young colleagues in lack of serious training, faced with repeated reforms and administrative overload, what remains of the utopia of the school as the place for life learning processes? As a counterpoint to the vibrant and serious text of the writer, the drawings of Gianni Burattoni underline this magnificent tribute to a passionately loved profession.

**MAGNANI CLARA**

*Joie* (2017/180 pages)

**Rights sold**

Austria and Germany, Paul Zsolnay Verlag (German)

UK, Seagull Books London (English world rights)

**MATTERN JEAN**

was born in 1965 to a family whose roots lie in central Europe. He lives in Paris and works in publishing. He has published six novels with Sabine Wespieser.

*Les Bains de Kiraly* (2008/144 pages)

*De lait et de miel* (2010/144 pages)

**Rights sold**

Croatia, Fraktura (Croatian)

Germany, Suhrkamp/Insel Verlag (German)

Greece, Hestia (Greek)

Hungary, Magvetó Kiadó (Hungarian)

Netherlands, Uitgeverij Cossee (Dutch)

Romania, Polirom (Romanian)

Serbia, Stubovi kulture (Serbian)

*De lait et de miel* (2010/144 pages)

**Rights sold**

Croatia, Fraktura (Croatian)

Greece, Hestia (Greek)

Hungary, Magvetó Kiadó (Hungarian)

Italy, Giulio Einaudi editore (Italian)

Romania, Polirom (Romanian)

*Simon Weber* (2012/160 pages)

*Le Bleu du lac* (2018/120 pages)

*Une vue exceptionnelle*

(2019/136 pages)

*Suite en do mineur* (2021/168 pages)

The narrator, lost in the streets of

Jerusalem, bitterly regrets not bowing out of the tour his nephew bought him for his fiftieth birthday. Everything about it is getting on his nerves, especially the group he is forced to spend his days with, so unlike his quiet, well-ordered life in his small-town bookshop. Seeing the ultra-Orthodox Jews walking the Via Dolorosa, he is at least pleased that his own great-grandparents, born in a Ukrainian shtetl, ended up in France.

But something is gnawing at Robert Stobetzky. Glimpsing a familiar figure, he is convinced it is the young woman he shared three weeks of passion with in Paris in the summer of 1969. Now, twenty-six years on, he finds himself shaken to the core: he realises he never truly got over their break-up. The pain of losing her, tearing open the wound of losing his parents as an eleven-year-old, drove him out of Paris to his small country town.

Now, as he wanders the streets of Jerusalem, he looks back from the vantage point of middle age at his years of solitude, brightened by reading and an abiding love of music, first discovered when a chance hearing of Bach's *Suite in C Minor* on the radio left him dumbstruck. Glimpsing Madeleine's ghost in this city where past and present meet is the trigger he needed to take stock of his own life. A beautiful book about loss.

**MAZIÈRES (DE) CHRISTINE**

*Trois jours à Berlin* (2019/192 pages)

**Rights sold**

Italy, Edizioni Clichy (Italian)

*La Route des Balkans* (2020/184 pages)

**MESTRE SERGE**

*Les Plages du silence*

(first edition: 1991; Sabine Wespieser éditeur, 2013/180 pages)

*Ainadamar (La Fontaine aux larmes)* (2016/296 pages)

*Regarder* (2019/232 pages)

**MEUR DIANE**

was born in Brussels in 1970 and now lives in Paris. She is a writer and translator. Since her debut *La Vie de Mardochee de Löwenfels, écrite par lui-même* (2002/624 pages)

écrite par lui-même (Sabine Wespieser éditeur, 2002), she has created a body of work that sparkles with intelligence, where erudition, imagination, and a taste for subversion set the tone.

<*La Vie de Mardochee de Löwenfels, écrite par lui-même* (2002/624 pages)

*Raptus* (2004/272 pages)

*Les Vivants et les Ombres*

(2007/720 pages)

**Rights sold**

Germany, Nagel &

Kimche Verlag (German)

UK, Seagull Books London

(English world rights)

*Les Villes de la plaine* (2011/384 pages)

**La Carte des Mendelssohn**

(2015/496 pages)

**Rights sold**

Sweden, Ekström & Garay (Swedish)

**Sous le ciel des hommes**

(2020/344 pages)

It seems nothing could disturb the peace in the grand duchy of Éponne: financial dealings set the pace for society, everything is in its rightful place, and it is particularly difficult for a recently arrived foreigner to find his niche in the micro-state's spotlessly clean capital by the lake.

Taking in a migrant and writing a book about his experience strikes the high-profile journalist Jean-Marc Féron as a great idea: he just has to select the ideal candidate to turn his book into a best-seller. Elsewhere in town, a few friends get together for a group writing session: the mere title of their pamphlet, *Against the Stream: a Critique of Capitalist Unreason*, is designed to set the cat among the pigeons in the somnolent public debate of the grand duchy. As the cheery band of anti-capitalists valiantly struggles against the tide of domination, Hossein's presence changes Jean-Marc's life forever.

The pamphlet, replete with jubilant utopianism, spills over into the plot, shedding light on the society it portrays. Over the pages, it transpires that the imaginary, somewhat anachronistic grand duchy is no more detached from reality than the social model so many of us are struggling with today. Diane Meur's perfect mastery of the novel form and her witty, critical gaze prompt us to ask ourselves one vital question: under a sun shared by all men, is humanity not constantly teetering on a knife-edge between better and worse?

**MILLER ISABELLE**

**Le Syndrome de Stendhal**

(2003/176 pages)

**MONTAZAMI YASSAMAN**

**Le Meilleur des jours**

(2012/144 pages)

**Rights sold**

Germany, Sujet Verlag (German)

**O'FAOLAIN NUALA**

**Best Love Rosie** (2008/544 pages)

**Rights sold**

Albania, Morava Publishing House (Albanian)

Germany, Diana Verlag/Random House (German)

Ireland, New Island Books (English)

Italy, Ugo Guanda Editore (Italian)

Poland, Oficyna Foksal (Polish)

Spain, Hoja de Lata (Spanish world rights)

UK, Arcadia Books (English)

USA, Gemma Media Publications (English)

**Ce regard en arrière (et autres écrits journalistiques)** (2011/432 pages)

**Rights sold**

Ireland, New Island Books (English)

USA, Abrams Books (English world rights except Ireland)

**OHO BAMBE MARC ALEXANDRE**

**Diên Biên Phủ** (2018/232 pages)

**RAHMANI ZAHIA**

**Moze** (2003/192 pages)

**«Musulman» roman** (2005/160 pages)

**Rights sold**

Norway, Solum Bokvennen (Norwegian)

Turkey, Dünya Yayıncılık (Turkish)

USA, Deep Vellum Publishing (English world rights)

**France, récit d'une enfance**

(2006/176 pages)

**Rights sold**

USA, Yale University Press (English world rights)

**Avoir été migrant**

(2022/200 pages)

**RÉCONDO (DE) LÉONOR**

**Rêves oubliés** (2012/176 pages)

**Rights sold**

Spain, editorial minúscula (Castilian)

**Pietra viva** (2013/240 pages)

**Rights sold**

Spain, editorial minúscula (Castilian)

**Amours** (2015/280 pages)

**Rights sold**

Brazil, Dublinense (Portuguese)

Germany, Dörlemann (German)

Italy, RCS Libri/Rizzoli (Italian)

Spain, editorial minúscula (Castilian)

**Point cardinal** (2017/232 pages)

**Rights sold**

Brazil, Dublinense (Portuguese)

Hungary, Könyvmolyképző Kiadó (Hungarian)

Israel, Aryeh Nir (Hebrew)

Spain, editorial minúscula (Castilian)

**Manifiesto** (2019/192 pages)

**Rights sold**

Spain, editorial minúscula (Castilian)

**RICHEUX MARIE**

(cf separate sheet)

**Polaroïds** (2013/160 pages)

**Achille** (2015/136 pages)

**Climats de France** (2017/272 pages)

**Sages Femmes** (2021/200 pages)

**RICHEZ MARION**

**L'Odeur du Minotaure**

(2014/128 pages)

**Chicago** (2020/136 pages)

**RIO MICHEL**

**Mélancolie Nord**

(first edition: 1982; Sabine Wespieser éditeur, 2017/120 pages)

**Rights sold**

Portugal, 20/20 Editora

(Portuguese except Brazil)

**Le Perchoir du perroquet**

(first edition: 1983; Sabine Wespieser éditeur, 2018/96 pages)

**Ronde de nuit** (2016/120 pages)

**Le Chat, l'Ankou et le Maori**

(2017/120 pages)

**Rights sold**

Portugal, 20/20 Editora

(Portuguese except Brazil)

**Les Chéris de la princesse**

(ou *Le Raid Auteuil-Port Manec'h*) (2019/160 pages)

**Rights sold**

Portugal, 20/20 Editora

(Portuguese except Brazil)

**ROLLIN ANDRÉ**

**La Mémoire de l'iceberg**

(2007/176 pages)

**ROUX ANNELISE**

**La Solitude de la fleur blanche**

(2009/240 pages)

**RUBINSTEIN MARIANNE**

**Le Journal de Yaël Koppman**

(2007/224 pages)

**SAINT PHALLE (DE) CATHERINE**

**Sous un ciel immense**

(2015/216 pages)

**SIMON CATHERINE**

**Mangées (Une histoire des mères lyonnaises)** (2018/264 pages)

**TAVERNIER TIFFANY**

(cf separate sheet)

**Roissy** (2018/280 pages)

**Rights sold**

UK, Seagull Books London (English world rights)

**L'Ami** (2021/288 pages)

**Rights sold**

Italy, Edizioni Clichy (Italian)

Serbia, Prometej Sztur (Serbian)

**THÉODOROPOULOS TAKIS**

**Les Sept Vies des chats d'Athènes** (2003/160 pages)

**Le Roman de Xénophon**

(2005/352 pages)

**L'Invention de la Vénus de Milo**

(2008/224 pages)

**Rights sold**

Serbia, Geopoetika (Serbian)

**Le Va-nu-pieds des nuages**

(2012/384 pages)

**YARED HYAM**

**L'Armoire des ombres**

(2006/208 pages)

**Sous la tonnelle** (2009/288 pages)

**Rights sold**

Lebanon, Dar al-Adâb (Lebanese)